3e demi-brigade de ligne 1796-1803 - Extrait de l'historique du 3e régiment d'infanterie, ex-Piémont 1569-1891 - Auteur : Marius.Bourgue - Editeur : Paris H. Charles-Lavauzelle,1894 - Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

CHAPITRE VII

La 3e demi-brigade de ligne (1796-1803).

La Formation de la 3e demi-brigade de ligne ; situation de l'armée du Rhin. — Emplacement de la 3e demi-brigade, de février à juin 1796. Reprises des hostilités ; passage du Rhin ; opération sur le lac de Constance. — Bataille de Friedberg (23 août 1796) ; surprise du parc de Dachau. — Retraite de l'armée du Rhin. — Affaire de Kanderen (24 octobre 1796) ; fin de la retraite. — Siège de Kehl. — Campagne de 1797 ; cantonnements sur les bords du Rhin. — 3e demi-brigade à l'armée d'Helvétie : occupation de Soleure (2 mars 1798). — Affaire de Bagglingen (27 avril). — Entrée à Zurich ; affaire de Schindlegi (2 mai). — La 3e demi-brigade est dirigée sur l'Italie ; état de la Ligurie à cette époque. — Campagne de 1799. — Le 1er bataillon à l'armée d'Italie : bataille de Legnago (26 mars 1799). — Bataille de Magnano (5 avril). — Retraite de la division Sérurier ; affaire de Vaprio (27 avril). — Affaire de Bassignano (12 mai). — Affaires contre les insurgés piémontais. — Le 2e bataillon en Toscane : bataille de la Trebbia (18 et 19 juin 1799). — Le 3e bataillon en Ligurie : combat de Bobbio. — Réunion de la demi-brigade à Gênes ; bataille de Novi (15 août 1799). — Affaires de septembre et octobre ; combat de Bosco (24 octobre). — Combat de Novi (6 novembre) ; la 3e demi-brigade à Gênes ; mécontentement de la garnison qui se soulève. — combat d'Albaro (14 décembre 1799) ; fin de la campagne.

Formation de la 3e demi-brigade de ligne ; situation de l'armée du Rhin.

Par décrets des 8 et 18 janvier 1796, le Directoire exécutif avait prescrit de procéder à un second amalgame des demi- brigades.

Les nouvelles demi-brigades (ou demi-brigades de ligne) tirèrent au sort le numéro qu'elles devaient prendre entre elles.

Le numéro 3 échut à la 91e (armée du Rhin), qui reçut en incorporation la 127e.

Ces deux demi-brigades avaient été organisées : La 91e, le 21 juin 1794, avec le 1er bataillon du 46e régiment d'infanterie (ci-devant Bretagne)[1] ; le 1er bataillon de volontaires du Jura (levé le 6 octobre 1791) ; et le 1er bataillon de volontaires de l'Ain (levé le 21 janvier 1792) ;

La 127e, le 22 septembre 1794, avec le 1er bataillon du 68e régiment d'infanterie (ci-devant Beauce)[2] ; le 2e bataillon de volontaires du Haut-Rhin (levé le 3 octobre 1791) ; et le 3e bataillon de la Haute-Marne, dit de Saint-Dizier (formé, le 26 octobre 1792, de grenadiers et chasseurs volontaires de la Haute-Marne).

L'amalgame des deux demi-brigades se fit le 19 février 1796, à trois lieues de Strasbourg, dans la plaine près de Kircheim : les officiers, les sous-officiers et les caporaux furent répartis dans les bataillons et les compagnies d'après leur ancienneté de grade, et l'on forma une compagnie auxiliaire avec tous ceux qui se trouvaient en plus de l'effectif.

Puis la nouvelle 3e « défila devant les généraux, dans la boue jusqu'à mi-jambe, car il tombait du brouillard qui ressemblait bien à de la pluie..... Dans ce jour, la 127e a été mariée avec la 91e . J'ai vu

1 Régiment créé sous le nom de Mazarin-Français, en 1644 ; prit le nom de Bretagne le 14 avril 1651 ; devenu 46e régiment d'infanterie le 1er janvier 1791.

2 Régiment créé en octobre 1673, sous le nom d'Huxelles, son premier colonel ; reçut en incorporation, le 10 février 1749, l'ancien régiment de Beauce, créé en 1684 ; prit le nom de Beauce par ordonnance du 10 décembre 1762 ; devenu le 68e régiment d'infanterie le 1er janvier 1791.

que lorsqu'on faisait des mariages, rien ne manquait pour célébrer cette heureuse fête. Mais, parmi nous, il n'en était pas de même : car, ce jour-là, nous n'avions pas de pain. Cela ne nous surprenait pas, ce n'était pas la première fois[1]. »

Cette stoïque réflexion d'un simple sous-officier, le brave, honnête et modeste sergent **FRICASSE**, de la 3e demi-brigade, peint mieux qu'un long récit la situation déplorable dans laquelle se trouvait alors notre armée du Rhin. **PICHEGRU** avait « laissé ses troupes à l'abandon, négligées et en proie à toutes sortes de privations..... L'armée n'avait d'autres ressources pour vivre que les pommes de terre que l'on trouvait dans les champs[2] ».

L'armistice, qu'avaient suspendu les hostilités, fut mis à profit par le nouveau général en chef, **MOREAU**. Il se hâta de réorganiser les services administratifs, d'achever l'embrigadement des troupes, et, dès le mois de mai, l'armée du Rhin était prête à exécuter le plan de Carnot et à pénétrer au cœur de l'Allemagne.

Emplacements de la 3e demi-brigade de février à juin 1796.

La 3e demi-brigade était commandée par **Pierre MARTILLIÈRE**[3] (l'ancien chef de la 91e). Son effectif total est, au 19 février, de 3,312 hommes. Elle comptait à la division **DELABORDE**, et avait deux bataillons cantonnés à Weyersheim ; le 3e bataillon faisait le service sur le Rhin, de la Wantzenau à l'Ill, étendant ses compagnies sur une étendue de 6 lieues. Ce service du Rhin se faisait à tour de bataillon, pendant quinze jours ; puis chaque bataillon se reposait un mois à Weyersheim. La compagnie auxiliaire était à Wissembourg.

Le 15 avril, la demi-brigade marche vers le Haut-Rhin, par Strasbourg, Erstein, Ensisheim. Le 24, elle cantonne autour de Belfort ; son 1er bataillon, détaché à Attenschviller, à 2 lieues de Huningue, occupait les postes de sauvegarde du canton de Bâle.

Le 30 mai, on célèbre, en grande pompe, la fête des victoires remportées par les armées de la République : la nouvelle des triomphes de Bonaparte était arrivée à l'armée du Rhin. Tous les soldats brûlaient d'entrer en campagne, pour égaler en gloire leurs frères d'Italie.

Le 6 juin, le 1er bataillon entre en garnison à Huningue.

La situation des troupes s'était quelque peu améliorée ; mais les maladies enlevaient toujours beaucoup de monde[4].

---

1 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.

2 Mémoires du maréchal Soult.

3 MARTILLIÈRE, Pierre, était né à Origny (Aisne) le 23 mars 1759. Soldat le 26 juin 1776 au régiment de Bretagne, caporal le 1er mai 1782, sergent le 19 octobre 1783, il se trouva aux sièges de Mahon et de Gibraltar ; sergent-major le 1er octobre 1791, il était nommé sous-lieutenant le 25 février 1793, puis adjudant-major le 25 mai suivant. Il servit à l'armée du Rhin, et soutint, le 22 juillet 1793, à la tête du 1er bataillon de son régiment, dans la plaine de Landau, une charge de cavalerie qui avait failli mettre dans une déroute complète la division dont il faisait partie. Chef de bataillon le 28 nivôse an II ; chef de la 91e demi-brigade de bataille le 3 messidor, il contribua à enlever, le 25 du même mois, la fameuse position de Platzberg, près Landau, défendue par 3,000 Prussiens et 13 pièces de canons ; deux généraux, toute l'artillerie et 400 prisonniers tombèrent en son pouvoir. Devenu chef de la 3e demi-brigade de ligne, il la commanda aux armées du Rhin, d'Helvétie et d'Italie (ans IV, V, VI et VII.) Blessé de deux coups de feu à Vaprio, le 25 messidor an VII, il fut nommé, le lendemain, général de brigade provisoire et confirmé dans ce grade le 27 vendémiaire an VIII. En non-activité du 1er vendémiaire an X, il fut employé dans la 26e division militaire en l'an XI, dans la 24e division militaire en l'an XII, et à Etaples en l'an XIII. Attaché ensuite au 1er corps de l'armée de réserve, il mourut à Calais, le 20 novembre 1807, des suites des blessures reçues à Vaprio, huit ans auparavant. MARTILLIÈRE avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII, puis commandant de l'ordre le 25 prairial suivant.

4 Le temps que nous étions dans la ville (Huningue), nous n'avions que des paillasses et des bois de lits pour toutes fournitures; mais, en revanche, les puces ne manquaient pas. » (Journal de marche du sergent Fricasse, Lorédan-

Au 14 juin, l'effectif de 3e demi-brigade n'est plus que de 2,563 hommes. La compagnie auxiliaire a quitté Wissembourg et est à Neuf-Brisach.

Reprise des hostilités ; passage du Rhin ; opérations sur le lac de Constance.

Le départ de **WURMSER** pour l'Italie, qui affaiblissait de 20,000 hommes l'armée autrichienne, fit hâter la reprise des hostilités. L'armée de Sambre-et-Meuse, sous **JOURDAN**, commença son mouvement la première. Le 24 juin seulement, **MOREAU** passait le Rhin à Kehl.
Pendant la première partie de la campagne, la 3e demi-brigade (aile droite, Férino) resta sur la rive gauche du Rhin. Le 10 juillet, les 2e et 3e bataillons passent le fleuve à Nonnenwihr et vont former, à Frissenheim, avec les 12e et 21e régiments de cavalerie, la réserve de l'aile droite.
Le 16, le 1er bataillon passe à son tour le Rhin sur un pont volant à Neuf-Brisach ; il revient le lendemain sur la rive gauche, marche sur Huningue (par Ottmarsheim), et le 18, à 10 heures du matin, repasse le Rhin et va loger à Lörrach.
Ce bataillon, aux ordres du général **PALLIARD** (avec un bataillon de la 38e et un détachement du 8e hussards), longea la frontière suisse par Schopfheim, Seckingen, Singen, Esplingen, Salmonsweiler, Lindau, et rejoignit les deux autres bataillons le 9 août, entre Waldsée et Wurzack. Il n'eut d'autre affaire, pendant cette marche, que celle du 2 août, sur le lac de Constance, contre la légion de Condé : nos tirailleurs échangèrent quelques coups de feu avec l'arrière-garde des émigrés.
La 3e demi-brigade, réunie, continua sa marche contre le corps de Condé. Elle traverse Memmingen le 12 août, et, le 13, prend part au combat de Kamlach. Les émigrés furent repoussés avec vigueur, essuyant de nombreuses pertes. Sur les 6 heures du soir, la demi-brigade appuya à gauche, pour renforcer les troupes qui avaient subi la principale attaque des chevaliers de la légion de Condé.
« Ces derniers ont perdu bien du monde ; car, dans le mouvement que nous avons fait, nous en avons vu dans les places plus d'un cent, et beaucoup qui étaient répandus dans les bois... Ceux qui étaient hors de terre étaient des hommes qui avaient en partie des cheveux gris[1]. »
Le 22 août, la 3e demi-brigade campait à 3 lieues d'Augsbourg.

Bataille de Friedberg (23 août 1796) ; surprise du parc de Dachau.

L'archiduc **Charles** venait de se porter contre l'armée de Sambre-et-Meuse, ne laissant, en face de **MOREAU**, que **LATOUR**, avec 30,000 hommes répandus le long du Lech, depuis le Danube jusqu'au Tyrol.
Le 23, le passage du Lech fut décidé. Férino, avec l'aile droite, devait le passer à Haustetten. La 3e demi-brigade partit de son camp à 6 heures du matin. Tous les ponts avaient été coupés, et la rivière, grossie par la fonte des neiges, offrait un courant extrêmement rapide. Le gué de Haustetten était profond de « 3 pieds quelques pouces » ; les soldats avaient de l'eau jusqu'au-dessus des reins, et

Larchey.)

1 Journal de marche du sergent FRICASSE (Lorédan-Larchey). Le prince de Condé, qui avait réuni son corps à Mindelheim, aurait pu battre en retraite. Les malins propos que les Autrichiens tenaient chaque jour sur son compte l'en empêchèrent. Il voulut se battre. Le 13, à 2 heures du matin, il surprit les avant-postes de la 3e légère, qui se replièrent sur les bataillons placés à la tête du bois, en arrière de Kamlach (74e et 89e). Il y eut là une affreuse mêlée de Français contre Français, où les émigrés se battirent désespérément. Plusieurs gentilshommes se glissèrent derrière les républicains, et essayèrent de porter le trouble dans leurs rangs, criant : Nous sommes tournés ! Sauvons-nous ! » Reconnus malgré l'obscurité, ils furent tués ou pris. Condé perdit plus de 500 gentilshommes.

portaient leur fusil et leur giberne sur la tête[1]. L'ennemi, heureusement, ne gardait pas le passage. A 11 heures du matin, toutes les troupes de l'aile droite avaient achevé le mouvement. Férino, les formant en colonne, enlevait les villages de Küssingen et de Möringen, occupait Ottmaringen, tournant par sa gauche la forte position de Friedberg, où, par une inconcevable incurie, **LATOUR** restait immobile. L'ennemi, attaqué de front par **SAINT-CYR,** coupé de sa retraite par **FÉRINO**, se retira en désordre dans toutes les directions. L'aile droite, presque sans coup férir, prenait 800 prisonniers et 16 pièces de canon.

Le 30 août, la 3e demi-brigade se rend au camp de Dachau. Le 3 septembre, elle va camper dans la plaine de Münich, près des parcs du duc de Bavière[2].

On avait laissé à Dachau le parc d'artillerie, l'ambulance, les voitures de vivres, le trésor ; une seule compagnie de la demi-brigade y était de garde. Le 7 septembre, 6 à 700 chevaux ennemis débouchent par les bois, tombent sur Dachau à la pointe du jour, s'emparent du parc, et le font filer rapidement sur Starnbach, malgré la résistance désespérée de nos soldats. Presque toute la compagnie fut massacrée : « ceux qui ne voulaient pas se rendre, ils les hachaient[3] ».

Le général **ABATUCCI** essaya bien de couper la retraite aux Autrichiens, en marchant de Münich sur Starnbach. Mais il n'était plus temps : l'ennemi avait pris l'avance. **ABATUCCI** ne put que rejoindre son arrière-garde, reprendre quelques fourgons[4].

Dans cette même journée, **LATOUR** dirigea une attaque sur tout le front de **FÉRINO** ; elle se borna à une vive canonnade d'une rive à l'autre de l'Isar. La 3e demi-brigade vint camper au faubourg de Münich.

Retraite de l'armée du Rhin.

Le 13 septembre, à 1 heure du matin, elle quittait ce camp pour commencer l'admirable retraite qui est un des plus beaux titres de gloire de **MOREAU**. L'armée de Sambre-et-Meuse, battue par l'archiduc **Charles**, avait été refoulée sur le Rhin : tout l'effort des ennemis allait se porter sur l'armée de Rhin-et- Moselle.

La 3e demi-brigade, passant par Dachau, venait camper à Friedberg (13 septembre). Du 13 au 19, elle exécuta plusieurs mouvements entre Augsbourg et Münich ; elle était à l'arrière-garde de l'aile droite. Tous les jours, il lui fallait livrer une multitude de petits combats contre les Autrichiens, la légion de Condé et les paysans, qui, adroitement fanatisés par de fausses nouvelles, par de menteuses proclamations, se soulevaient de toutes parts, coupant les routes, attaquant nos parcs, nos convois de malades et de blessés.

Le 20 septembre, elle traversait Gunzbourg, campait (le 22) un peu au delà de la ville d'Ulm. Le 24, elle bivouaque dans un bois, à 7 lieues de la ville, après s'être battue toute la journée pour défendre les passages du Danube.

Elle est, le 27, près de Waldsée ; le 28, à Altdorf ; le 29, à Berg, et manœuvre dans les environs jusqu'au 4 octobre. Elle campe, le 5, à 2 lieues de Stokach. C'est dans cette position que quelques blessés de la 3e demi-brigade, surpris par les paysans, furent égorgés sans pitié (7 octobre).

---

1 Un peloton de la 3e légère, qui passa le premier, fut entraîné, disparut. Hé ! là-bas ! criaient les soldats en riant, où allez-vous donc, camarades ? Vous avez donc bien soif ? »

2 Une trêve avait été conclue avec la Bavière. Nos soldats arrachaient les palissades du parc pour s'organiser des abris, et festoyaient largement avec les lapins, lièvres, chevreuils, biches, etc., du duc de Bavière, qui pullulaient et qu'on prenait à la main, avec des bâtons. (Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.)

3 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.

4 Saint-Cyr, Campagnes des armées du Rhin.

Le 8, à 1 heure de l'après-midi, on arrivait sur les hauteurs de Lemmingen, croyant trouver des vivres dans cette ville : ce n'était plus qu'un désert. Tous les habitants avaient fui dans les bois.
Ce jour-là, le temps devint affreux ; une pluie torrentielle tombait, sans interruption, ravinant les terres, rendant tous les chemins impraticables.
Le 10, la demi-brigade campe dans la plaine, sur les bords du Danube, et, dès 8 heures du matin, est attaquée par l'ennemi.
Le lendemain, après plusieurs heures de combat, elle reprend sa marche, toujours serrée de près par les Autrichiens, forcée à tout instant de se mettre en bataille pour arrêter leur poursuite. Elle campait, dans la nuit, à 3 lieues de Neustadt.
Le 12, elle entre dans le Val-d'Enfer, et lutte jusqu'au 19 à la défense des gorges, pour donner le temps à l'armée de passer.
Enfin, le 21, à 2 heures du matin, elle prenait la route d'Huningue. Mais, vers 8 heures, l'ennemi attaque l'arrière-garde, près de Fribourg. Le combat dure toute la journée, et, le soir, la 3e demi brigade bivouaque à 4 lieues de la ville, dans la broussaille, sur la gauche de la route de Brisach. Le 22, elle est à 4 lieues d'Huningue (vers Kanderen et Liel), ses compagnies disséminées sur tous les chemins pour observer les mouvements de l'ennemi.

Affaire de Kanderen (24 octobre 1796) ; fin de la retraite.

Le 24, à 5 heures du matin, l'ennemi attaquait sur tous les points. Repoussé d'abord, il revint en forces sur la 3e demi-brigade, lui faisant quelques prisonniers. Nos héroïques soldats luttèrent tout le jour, sous une pluie battante, en face d'une nombreuse artillerie qui tirait à mitraille. Quand vint le soir, les trois bataillons étaient encore en tirailleurs dans les bois : la pluie tombait toujours, et « à peine la poudre voulait-elle prendre ».
Dans ce combat de quatorze heures, ils n'avaient reculé que d'une demi-lieue. Il fallait pourtant se hâter : les Autrichiens, cherchant à nous couper de la route de Brisach, étaient déjà en forces sur nos derrières. La demi-brigade passa quand même à travers les bois et les ravins, par des chemins impossibles.
« Il se trouvait encore un petit ruisseau au pied d'une assez forte éminence qui était garnie de ronces et d'épines ; il fallait y monter à quatre pattes..... En haut, on trouvait la route, mais une patrouille de sept cavaliers ennemis venait à notre rencontre. Aussitôt notre adjudant-major, nommé **SCHERER**, crie au premier : Qui vive ? — Il répond dans sa langue : Verda ? Ledit adjudant lui dit : Prisonnier! Nix prisonnier! — Rends-toi, coquin! — Nix coquin ! Aussitôt il pique des deux et va rejoindre ses camarades. Ils sont revenus au grand galop, et ont passé parmi nous sans recevoir un coup de fusil, car les armes étaient si mouillées de toute la journée et du passage de la rivière qu'elles ne pouvaient plus faire feu, et puis on n'y voyait pas clair..... Tout mouillés que nous étions et sans vivres, nous avons campé dans des sapins, tout près de la route, environ à 2 lieues d'Huningue[1] ».
C'est une journée glorieuse pour l'aile droite de l'armée du Rhin.

MOREAU écrivait au Directoire : « Les troupes du général Férino, chargées de la défense de Kanderen et de Liel, y firent des prodiges de valeur. »
Parmi les blessés de la 3e demi-brigade, citons le capitaine **LESCURE**, le lieutenant **JULIEN**, et un des plus vaillants sous-officiers, le sergent **MIEN** (du 2e bataillon), atteint grièvement d'un coup de feu en pleine poitrine.

1 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.

Le lendemain, 25 octobre, la demi-brigade campait sur les hauteurs de Lörrach. Elle en partait dans la nuit du 26, et, le 27 au matin, passait le pont d'Huningue. La retraite était terminée ; elle n'avait pas duré moins de quarante-sept jours (dont vingt jours de pluies continuelles).

Siège de Kehl.

Du 27 octobre au 2 décembre 1796, la 3e demi-brigade put prendre un repos largement mérité, disséminant ses bataillons et ses compagnies dans les villages du Rhin, entre Huningue et Brisach, et s'avançant lentement vers Strasbourg. Son effectif, au 15 novembre, est de 2,964 hommes.
Le 2 décembre, elle quittait Nordhausen pour se rendre au siège de Kehl. Elle fut placée sous les ordres du général **DAVOUT**. Elle était employée à la défense des îles de la Kinzig, se relevant tous les trois jours avec la 31e demi-brigade « jusqu'à l'époque du 30 frimaire (20 décembre), où nous avons commencé à nous relever tous les quatre jours, parce que le froid n'était plus si dur..... L'ennemi tirait sans cesse, nuit et jour : cela semblait un orage. Lorsqu'on était relevé, on allait passer autant de jours au village de Bischeim ; il y avait 2 lieues de chemin pour passer sur le pont et gagner notre camp, qui était à 2 lieues de Strasbourg, à gauche[1] ».
Le 29 décembre, le 1er bataillon reçut l'ordre d'aller, pendant la nuit, combler un boyau de tranchée à la droite du fort de Kehl, à 25 toises à peine de la redoute des Trous-de-Loup. Les compagnies, parties du camp dans le plus grand silence, vers minuit, arrivaient à 2 heures du matin à une portée de pistolet du retranchement : il était occupé par 3,000 travailleurs ennemis.
Le capitaine **SCHERER**, qui commandait le bataillon, arrête aussitôt ses dispositions pour l'attaque avec une merveilleuse sagacité. On lui avait prescrit d'entrer par les deux côtés du boyau : il jugea le moyen mauvais, dangereux, parce que les hommes pouvaient s'entretuer. Il forme ses compagnies en bataille, longe la tranchée par un seul côté, et le premier saute dedans, en criant : « Tue ! Tue ! »
L'ennemi surpris, épouvanté, n'opposa qu'une faible résistance, et s'enfuit, laissant plus de 400 hommes tués ou blessés, et 12 prisonniers. 60 autres prisonniers parvinrent à s'échapper. Le sergent et les huit hommes de la demi-brigade chargés de les conduire à Kehl s'égarèrent au milieu d'un brouillard très épais, allèrent malheureusement tomber dans un poste autrichien. Le bataillon regagnait son camp à 6 h. 1/2 du matin, n'ayant perdu que 48 hommes dans cette glorieuse affaire.
Les capitaines **JUSTAMOND**, **MAURE** et **BOROGÉ** avaient été blessés. Quant au chef de l'expédition, le capitaine adjudant-major **SCHERER**[2], il reçut plus tard, en récompense de cet exploit, un sabre d'honneur du Premier Consul (arrêté du 28 fructidor an X).
Les jours suivants, les 2e et 3e bataillons firent chacun leur sortie, mais avec moins de succès. Kehl fut rendu aux Autrichiens le 9 janvier 1797. Nos troupes, réduites à la plus grande misère[3], « avaient

1 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.

2 SCHERER était un ancien soldat du régiment de Bretagne. Il servit avec honneur, au siège de Mahon en 1781 et 1782 ; au siège de Gibraltar, en 1783, d'où il passa sur le vaisseau l'Invincible (escadre de l'amiral Lamotte-Piquet). Devenu sous-officier, puis adjudant et sous-lieutenant, il fut nommé capitaine adjudant-major le 13 juillet 1794, sur le champ de bataille de Platzberg, pour avoir pris, à la tête de quelques braves, une pièce de gros calibre traînée à la prolonge et qui servait à couvrir la retraite des Prussiens. De 1792 à 1799, il fit toutes les campagnes avec le 46e régiment d'infanterie, devenu 91e, puis 3e demi-brigade. Le 27 avril 1799, sur l'Adda, il sauva le drapeau de son bataillon, mais il fut fait prisonnier. Echangé le 9 mai 1801, Scherer finit la campagne à l'armée d'Italie, et fut employé en 1802 au corps d'observation de l'armée du Midi. Passé chef de bataillon au 75e de ligne, il fut admis à la retraite le 17 juillet 1808.

3 Par un hiver très rigoureux, sous la neige et la pluie « nous étions campés sur le sable et nous ne pouvions pas avoir de bois pour faire notre soupe. Nos prêts étaient arriérés depuis plusieurs mois..... Un peu de pain glacé était là toute notre nourriture..... Les habillements et les chaussures manquaient depuis très longtemps. » (Journal de marche du sergent FRICASSE.)

résisté à quarante-sept jours de tranchée ouverte, pour ne laisser à l'ennemi que des monceaux de terre bouleversée[1] ».

Campagne de 1797 ; cantonnements sur les bords du Rhin.

Revenue à son cantonnement de Bischeim, la 3e demi-brigade s'établissait, vers le milieu de janvier, en cordon le long du Rhin, entre Brisach et Grafft. Son effectif, au 1er février, est de 2,623 hommes.
Elle va ensuite tenir garnison à Colmar ; elle y passe, pendant cinq jours, la revue du général **SCHAUENBOURG** (inspecteur général de l'armée de Rhin-et-Moselle), exécutant des manœuvres combinées avec la 56e demi-brigade[2].

Le 5 avril, sa compagnie auxiliaire quitte Neuf-Brisach pour aller à Schlestadt.
Enfin, le 17, la demi-brigade quitte ses cantonnements, ne laissant que quelques postes sur les bords du Rhin, et se dirige sur Kilstädt, point de rassemblement de l'armée. Elle y arrive le 20, jour fixé pour le passage du Rhin.
Les troupes passées ce jour-là s'emparèrent de Diersheim et de Honau. La 3e demi-brigade ne passa que le 21, à 4 heures du matin, et fut placée sous les ordres du général **DUFOUR** (aile droite).
L'opération, bien préparée, réussit admirablement, malgré les efforts désespérés des Autrichiens. A 2 heures de l'après-midi, l'aile droite marchait entre Leutesheim et Linx, et quelques dragons allaient reprendre le fort de Kehl, dont la possession avait coûté si cher à l'archiduc **Charles**. L'armée française prenait 20 pièces de canon, quelques drapeaux et 3,000 prisonniers.
La nouvelle des préliminaires de paix, signés à Léoben par le général **BONAPARTE**, l'arrêta en plein succès. La 3e demi-brigade cantonna aux environs d'Offenbourg. Elle fut employée à démolir les retranchements que les Autrichiens avaient construits pour le siège du fort de Kehl.
Elle repassa le Rhin à Rheinau vers la fin de mai, vint cantonner au pied des Vosges, dans les environs de Schlestadt (effectif : 2,580 hommes).
En juin, elle occupe Brisach et les villages environnants, et y reste jusqu'à la fin de l'année. Les bataillons et les compagnies changeaient fréquemment de cantonnements. L'instruction se poursuivait très régulièrement, et l'esprit d'enthousiasme des troupes était entretenu, avec beaucoup d'habileté, par de grandes fêtes militaires et patriotiques (fêtes de l'anniversaire de la Révolution, de la fondation de la République, de la mort du général Hoche, célébrées en pompe à Brisach, où se trouvait environ la moitié de la demi-brigade). Seule, la situation matérielle était loin d'être florissante[3].

1 Mémoires du maréchal Soult.

2 Il ne faudrait pas croire que les troupes restaient au repos complet, après les fatigues et les privations de la campagne. Le soldat était tenu constamment en haleine. Etant dans ce village (Wettholsheim), nous avons été deux fois faire les grandes manœuvres avec la 56e, dans les prés, près de Colmar. Le 3 germinal, nous avons fait l'exercice à feu, les deux demi-brigades ensemble : chaque soldat avait quinze coups à tirer. › (Journal de marche du sergent FRICASSE.)

3 Le 5 messidor, à 10 heures du matin, la fourniture de notre casernement n'était pas bien brillante,.... C'était de la paille sur le pavé et quelques couvertes. (Journal de marche du sergent FRICASSE.)

La 3e demi-brigade à l'armée d'Helvétie ; occupation de Soleure (2 mars 1798).

Depuis longtemps, le Directoire cherchait un prétexte pour occuper la Suisse, le foyer de tous les complots royalistes (ouvertement favorisés par l'aristocratie bernoise). Les réclamations du pays de Vaud contre le Sénat de Berne le lui fournirent.

Une division de l'armée d'Italie vint occuper Lausanne ; puis, devant la résistance des Bernois, un deuxième corps, tiré de l'armée du Rhin, fut rassemblé dans le département du Mont-Terrible, sous les ordres du général **SHAUENBOURG**. La 3e demi- brigade était désignée pour en faire partie.

Rassemblée tout entière à Strasbourg, en janvier 1798, elle marche, le mois suivant, vers le val de Moutier, et cantonne aux environs de Pierre-Pertui et de Delémont.

Le Sénat de Berne avait signé un armistice de quinze jours, qui prenait fin seulement le 1er mars. Dès la fin de février, les dispositions d'attaque des Français étaient arrêtées, les colonnes prêtes à marcher de concert sur Fribourg, Morat et Soleure.

Les Bernois, escomptant toujours un arrangement possible, n'avaient rien fait, ou peu de chose, entravant même l'énergie de leur général, d'Erlach.

Préparée pour le 1er mars, l'attaque n'eut lieu que le 2. La 3e demi-brigade devait marcher sur Soleure[1] : ses bataillons s'étaient réunis le 27 février, à la Hutte, et, le 28, étaient venus camper entre la route de Bienne et Soleure, à gauche de l'Aar, à une demi-portée de fusil du village de Lengnau, où étaient les avant-postes suisses.

Le 2 mars, à 4 heures du matin, Lengnau est vivement enlevé ; le bataillon suisse qui l'occupait perd les deux tiers de son effectif.

SCHAUENBOURG, disposant ses troupes de manière à contenir la garnison de Buren, marche ensuite sur Soleure. L'avant-garde y arrivait vers 10 heures du matin, et la ville, bien qu'environnée d'une enceinte bastionnée en maçonnerie, se rendit à la première sommation, sans tirer un seul coup de canon.

La colonne française traversa Soleure, se dirigeant sur Berne ; la 3e demi-brigade était laissée à la garde de la place.

Deux bataillons bivouaquèrent sur les remparts jusqu'au lendemain, et furent ensuite logés chez l'habitant ; nos soldats furent, d'ailleurs, reçus « on ne peut mieux » par les bourgeois de la ville[2].

Le 3e bataillon alla camper sur la route de Lucerne, et garder les ponts de Wangen et d'Aarwangen.

Le 5 mars, après un combat assez vif à Fraubrunnen, les Français s'emparaient de Berne. Une nouvelle constitution était imposée à la Suisse ; mais nos troupes continuaient à occuper le territoire.

Le 10 mars, le 2e bataillon de la 3e demi-brigade sort de Soleure et cantonne dans les villages des environs.

Le 8 avril, le 1er bataillon va au fort d'Aarburg, et est remplacé à Soleure par le 3e bataillon. Le 19, les trois bataillons sont réunis à Soleure, et exécutent, avec deux autres bataillons, de l'artillerie et de la cavalerie, un exercice à feu sous les ordres de **SCHAUENBOURG** ; puis, chacun d'eux rejoint ses cantonnements.

Le 21, le 2e bataillon se dirige sur Lentzbourg (Basse-Argovie), où se rassemble une brigade (nuit du 26 au 27).

---

1 La colonne marchant sur Soleure était composée de la 14e légère, un bataillon de la 89e, le 7e hussards, trois pièces d'artillerie légère, formant l'avant-garde ; la 3e, deux bataillons de la 31e, le 18e régiment de cavalerie et cinq pièces d'artillerie légère.

2 Journal de marche du sergent FRICASSE.

Affaire de Bagglingen (27 avril).

Le 24, le 1er bataillon part de Zoffingen et d'Aarburg pour aller renforcer la brigade **NOUVION**. Cette brigade marche, le 27, vers le pont de Mellingen, sur la Reuss. Ce jour-là, quatre compagnies de la 3e demi-brigade devaient loger au village de Bagglingen et dans les hameaux avoisinants.
Quand les fourriers se présentèrent pour préparer le logement, ils trouvèrent la population sous les armes. « La paix n'est pas faite avec les Français, disaient les paysans ; nous ne voulons pas les loger. »
Les fourriers revinrent sur leurs pas : il fallait gagner les villages.
« Aussitôt, le plus ancien de grade des quatre compagnies a disposé la troupe..... On leur a demandé s'ils voulaient nous loger : ils ont répondu que non, que l'on se retire ou qu'ils allaient tirer. »
» Dans ce moment, on a envoyé des tirailleurs, et aussitôt le feu a commencé. Ils nous voyaient peu de monde et croyaient que nous serions bientôt vaincus ; mais ils ont bien été trompés, car nous les avons chassés de leurs villages, et ils ont été en grande partie se réfugier dans les bois.
» Il y en avait plusieurs qui avaient caché leurs armes et se trouvaient devant nous : on les renvoyait dans leurs maisons.
» Les femmes se sauvaient avec leurs petits enfants au berceau..... Toutes celles que l'on rattrapait, on les faisait retourner dans leurs foyers.....
» Lorsqu'ils ont été repoussés hors de leurs villages, nous sommes revenus prendre une position en arrière.
» Peut-être une heure après, ils sont venus une colonne d'environ 1,500 hommes avec deux pièces de canon, et ont tiré deux coups qui n'ont pas fait d'effet. Il nous est aussi venu du renfort, de l'infanterie légère et un détachement de hussards[1]. Réunis tous ensemble à l'entrée de la nuit, nous les avons mis en déroute, et nous avons été maîtres de nos cantonnements, où nous avons bivouaqué[2]. » Les Suisses laissaient une centaine de tués sur le champ de bataille.

Entrée à Zurich ; affaire de Schindlegi (2 mai).

Le lendemain de ce combat, la brigade **NOUVION** entrait à Zurich, où la population l'accueillait en libératrice (28 avril). Après quelques reconnaissances poussées, le 30, du côté de Rapperschwyl et de Richterwyl, **NOUVION** reçut l'ordre, le 2 mai, de s'emparer du village de Schindlegi et de chasser les Suisses de la montagne de l'Aetzel, où ils occupaient une formidable position.
Deux bataillons de la 76e furent chargés de cette double mission.
Les quatre compagnies de la 3e demi-brigade qui s'étaient trouvées à Bagglingen avaient, ce jour-là, quitté leur cantonnement de Lachem pour gagner le village de Frienbach (sur le lac). A peine arrivées, elles entendent le feu vers Schindlegi. Il était alors 11 heures du matin.
« Le citoyen MONDRAGON, qui était le plus ancien de grade des capitaines du détachement, a aussitôt donné l'ordre de battre les coups doubles pour assembler les compagnies et pour marcher vers l'endroit de l'attaque. Au lieu d'aller où l'on se battait, ledit capitaine nous a fait monter une montagne prodigieuse pour les prendre par derrière. Par le fait, la montagne a été franchie avec beaucoup de courage ; arrivés au sommet, le commandant de la troupe a fait battre la charge.

1 Deux compagnies de la 16e légère, un escadron du 8e hussards.
2 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRIGASSE.

» Je dirai qu'avant d'être au sommet, nous étions déjà assaillis de coups de fusil. Pendant que la charge se battait, on a commencé le feu sur les Suisses, qui sont venus nous disputer le terrain : mais il a fallu qu'ils cèdent..... Après, les plus hautes montagnes ne les rassuraient plus[1] ! »
La perte de nos compagnies et du bataillon de la 76e chargé de cette attaque n'était que de 30 à 40 hommes ; les insurgés laissaient plus de 100 hommes sur la place. Leur déroute avait été complète.

La 3e demi-brigade est dirigée sur l'Italie ; état de la Ligurie à cette époque.

Le 10 mai, la 3e demi-brigade recevait l'ordre de se diriger sur la République Ligurienne, en Italie ; elle était remplacée, à l'armée d'Helvétie, par la 103e demi-brigade.
Partie le 11 mai des environs de Zurich (effectif 2,227 hommes), elle passe le Saint-Bernard, arrive à Gênes le 9 juin 1798, et campe à deux lieues de la ville. Le 1er bataillon entre à Gênes le même jour ; le 3e retourne à Novi ; le 2e, par Voltagio, va loger à Ovada, ville frontière de la République Ligurienne, que menaçaient les troupes piémontaises[2]. La compagnie auxiliaire de la demi-brigade (dépôt), restée à Schlestadt, fut dirigée sur Gênes dans le courant du mois de juillet.
Le pays était en pleine fermentation. Secrètement encouragé par les Français, le gouvernement ligurien, comptant s'agrandir aux dépens du Piémont, avait déclaré la guerre au roi de Sardaigne.
Les deux divisions de **Charles-Emmanuel** devaient lutter à la fois contre l'armée génoise et, contre les bandes d'insurgés de Pignerol, du Novarais, de Carossio ; elles eurent le dessous. Alors, pour sauver sa couronne, le roi livra aux Français la citadelle de Turin.
C'est ce qu'avait voulu le Directoire. On força les Liguriens à rentrer chez eux, et **Charles-Emmanuel** fut laissé libre d'étouffer l'insurrection dans ses Etats.
Au milieu de ces perpétuelles agitations, de ces interminables discordes, nos troupes, très malheureuses, laissées sans solde, se démoralisaient peu à peu. Les hommes désertaient, faisaient cause commune avec les insurgés moyennant trente sous par jour.
Les actes d'indiscipline se multipliaient, et notre belle armée d'Italie n'était plus que l'ombre d'elle-même.
La 3e demi-brigade resta, jusqu'à la fin de l'année, dans ses cantonnements. (A signaler seulement une marche du 2e bataillon qui, d'Ovada, vint occuper la Pieve.)
C'est là que vint la surprendre la guerre contre la 2e coalition.

Campagne de 1799.

Les hostilités commencèrent en décembre 1798. Pendant que **CHAMPIONNET** infligeait une sévère leçon aux troupes napolitaines, trop pressées d'entrer en campagne, **JOUBERT** occupait le Piémont sans résistance.
Le 10 décembre, 300 hommes de la 3e demi-brigade sortirent de Gênes, et allèrent, le 14, occuper Onéglia.

1 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.
2 Itinéraire de la demi-brigade : 11 mai, Mellingen ; 12, Aarbſurg ; 13, Herzogenbochsee ; 14, Berne ; 16, Morat ; 17, Payerne ; 18, Mondon ; 19, Lausanne ; 20, Villeneuve ; 22, Saint-Maurice ; 23, Orsières ; 24, Saint-Pierre ; 25, Saint-Oyen (passage du Saint-Bernard) ; 26, Aoste ; 28, Verrue ; 29, Ivrée ; 30, Livorno ; 31, Verceil ; 1er juin, Trecate ; 3, Vigevano ; 4, Voghera ; 5, Alexandrie ; 7, Novi ; 8, Voltagio ; 9, Gênes. Un fait assez curieux, c'est que, le 8, la demi-brigade traversa, vers le fort de Gavi, les deux armées ennemies, gênoise et piémontaise.

L'effectif de la demi-brigade n'était plus que d'environ 1,900 hommes ; elle reçut, le 21, 1,000 conscrits, ce qui permit de compléter ses trois bataillons à un effectif rond de 1,000 hommes chacun.
Le 24 janvier 1799, elle se concentrait à Gênes. Le 27, elle était réorganisée à deux bataillons de guerre et un bataillon de dépôt.
« Ce dernier était composé d'hommes impotents, infirmes, qui ne pouvaient plus faire campagne, et complété avec des conscrits ; les bataillons de guerre étaient formés d'hommes aguerris et en état de faire campagne, avec une vingtaine des plus adroits conscrits par compagnie, tirés du 3e bataillon[1]. »
Le 28, le 1er bataillon quittait Gênes, se dirigeant sur Reggio ; le 2e bataillon partait le lendemain pour la même destination. Aux environs de Modène, les deux bataillons se séparèrent : l'un (le 1er) se rendit à l'armée d'Italie, où il fit partie de la division **MONTRICHARD** (aile droite) ; l'autre (le 2e) entra en Toscane, avec le corps du général **GAUTHIER**. Le 3e bataillon restait en Ligurie.

Le 1er bataillon à l'armée d'Italie ; bataille de Legnago (26 mars 1799).

Le général en chef de l'armée d'Italie, **SCHERER**, ne reçut que le 22 mars la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Toscane. Il devait passer l'Adige aux environs de Vérone, refouler les Autrichiens sur la Brenta et la Piave, et se relier à l'extrême droite de l'armée d'Helvétie. Il rassembla aussitôt ses forces derrière le Mincio.
La division **MONTRICHARD**, où comptait le bataillon de la 3e (brigade Gardanne), quitte, le 24 mars, ses garnisons de la rive droite du Pô (province de la Mirandola) et vient passer le Pô à Ostiglia et San Benedetto, marchant sur Castellaro.
Le lendemain 25, son avant-garde dépassait Cerca, et la division campait entre Cerea et Sanguinetto, à cheval sur la route de Legnago.
L'ordre pour la journée du 26 lui prescrivait de faire de simples démonstrations devant cette place, de s'étendre sur sa gauche, en longeant l'Adige, jusque vers Albaredo, et de jeter un pont sur le fleuve. La position de cette division, trop éloignée du reste de l'armée, l'exposait fatalement à un désastre : c'est ce qui arriva. Pendant que **SÉRURIER** et **MOREAU** (gauche et centre) étaient victorieux vers le lac de Garde et de Vérone, **MONTRICHARD** gagnait Legnago, occupait Anghiari par une de ses brigades (Vignes) et, avec la brigade **GARDANNE**, attendait à San Pietro son équipage de pont.
Vers 4 heures du soir, deux divisions ennemies sortent de Legnago, marchant en trois fortes colonnes sur San Piétro, Gallo et Anghiari. Sur ce terrain, coupé d'une infinité de fossés pleins d'eau, **MONTRICHARD** ne pouvait se déployer avec avantage ; sa cavalerie, assez nombreuse, était paralysée d'avance.
La brigade d'Anghiari est mise en déroute après la mort du général **VIGNES**. **GARDANNE** résiste héroïquement à San Pietro. Rejeté dans le village, il a rassemblé ses forces derrière un large fossé, et tient en échec la première colonne autrichienne.
Mais, tourné par la colonne qui avait marché sur Gallo, obligé de faire face de tous côtés, il dut se retirer, à la nuit, vers Torre, sur la route de Mantoue.
Dans cette malheureuse journée, la division **MONTRICHARD** perdait 1,000 à 1,200 hommes et 10 canons. Le 1er bataillon de la 3e de ligne avait à lui seul 148 hommes hors de combat, dont 10 officiers. Les capitaines **MARCONNOT** et **VERBIGIER**, le sous-lieutenant **BRIDE** étaient tués ;

1 Lorédan Larchey, Journal de marche du sergent FRICASSE.

le lieutenant **PETIT-COLLIN** avait eu le bras droit emporté par un boulet ; les lieutenants **GUILLAUMOT** et **POLOSSON** étaient blessés.

Bataille de Magnano (5 avril).

Le 27 mars, la division **MONTRICHARD**, se rapprochant du centre de l'armée, prend position en avant du Tartaro, sur la route de Vérone. Elle occupe Isola della Scala jusqu'au 30, et, le 31, s'établit à Piombazza.
Le 1er avril, son avant-garde est à Magnano, le reste de la division à Butta-Preda, se liant à droite avec la division **VICTOR**, à gauche avec la division **HATRY**.
Le 5 avril, les deux armées marchent à la rencontre l'une de l'autre. Les divisions **HATRY** et **MONTRICHARD**, aux ordres de **MOREAU**, quittèrent leurs positions à 11 heures du matin, marchant vers Dossobono, contre la colonne autrichienne de **ZOPH** : elles chassèrent l'ennemi successivement d'Azzano, d'Alpo, de Scudo-Orlando.
Mais la division **DELMAS**, qui avait ordre de venir à Butta Preda remplacer **MONTRICHARD**, après une marche très longue et très pénible, arriva trop tard, trouva le village occupé par le général **KAIM**. **MOREAU**, menacé sur ses derrières, fit faire un changement de front à une partie de sa seconde ligne ; le mouvement s'exécuta avec beaucoup de calme et une grande précision. Le bataillon de la 3e demi-brigade, tenu jusque-là en réserve, donna vigoureusement, à la fin de la journée, vers Dossobono, contre les troupes de **ZOPH**, que trois bataillons et une nombreuse cavalerie, conduits par le général en chef autrichien **KRAY** en personne, venaient de renforcer.
Les divisions de **MOREAU** restèrent maîtresses du champ de bataille ; elles faisaient environ 2,000 prisonniers. Mais, à droite, **VICTOR** et **GRENIER**, victorieux dans la matinée, étaient mis dans une complète déroute. Il fallut battre en retraite ; nos troupes se retirèrent, la nuit, derrière le Tartaro.
Bien que n'ayant combattu qu'à la fin de la journée, le bataillon de la 3e avait éprouvé de sérieuses pertes : le capitaine **MONDRAGON** était tué ; le capitaine **BONTEMS**, le lieutenant **MATROT**, le sous-lieutenant **FONTAINE** étaient au nombre des blessés.
Le bataillon arrive dans la nuit du 6 au 7 avril, à 3 lieues de Mantoue, sur la Molinella ; le 7, il passe sur la rive droite du Mincio, au pont de Goïto. Enfin, le soir du 10, à 6 heures, par un temps abominable et une pluie torrentielle, il commençait son mouvement de retraite sur l'Adda, et allait camper près de la petite ville d'Asola.
Le 12, il est à Pontevico ; le 13, employé à l'arrière-garde, il coupe les routes pour retarder la poursuite des Autrichiens. Le 14, il passe l'Oglio, et vient camper à Robecco ; la nuit venue, il se remet en marche, remonte l'Oglio, atteint Palazzolo dans la journée du 15, et manœuvre dans les montagnes, aux environs du lac d'Iseo et sur les bords de la rivière, jusqu'au 23 avril.
L'armée d'Italie, réduite à 28,000 hommes, avait été réorganisée en trois divisions : **VICTOR, GRENIER, SÉRURIER**. Le bataillon compta à la division **SÉRURIER**. Les Autrichiens, de leur côté, avaient été renforcés par les 20,000 Russes de **SOUWAROFF**, et marchaient vers l'Adda à l'effectif d'environ 50,000 hommes.

Retraite de la division Sérurier ; affaire de Vaprio (27 avril).

Le 23 avril, à 9 heures du soir, la division **SÉRURIER** quittait les bords de l'Oglio et gagnait Bergame par une nuit affreuse, dans l'eau et dans la boue, sous la pluie. Elle y arrivait le lendemain, à 11 heures du matin ; mais, talonnée par les Russes, elle dut continuer sa marche jusqu'au lac.
Le 25, elle atteignait le pont de Lecco, repoussait une furieuse attaque des Russes, et s'étendait le long de l'Adda jusque vers Trezzo, pour se relier à la division **GRENIER** ; le bataillon de la 3e demi-brigade, à l'extrême droite, arrivait à Trezzo le 26.
Le même jour, **MOREAU** remplaçait **SCHERER** dans le commandement de l'armée d'Italie. Vers 6 heures, le nouveau général en chef apprend que les Russes ont passé l'Adda à Brivio, et que la division **SÉRURIER** descend tout entière sur Vaprio ; craignant d'être tourné par sa gauche, il envoie l'ordre à **SÉRURIER** de suspendre son mouvement, de remonter vers Lecco, en ne laissant à Trezzo que le seul bataillon de la 3e demi-brigade ; la division **GRENIER**, qui occupe Cassano, doit se diriger en hâte sur Vaprio.
La position du bataillon, isolé des divisions **SÉRURIER** et **GRENIER**, seul en face de l'Adda, était plus que hasardée. Dans la nuit, la division autrichienne de **OTT** établit un pont sous Trezzo, passe tout entière sur la rive droite, et, vers 4 heures du matin, force le bataillon à se réfugier vers Pozzo. Heureusement, l'avant-garde de **GRENIER** arrivait (1 bataillon de la 63e). Il faut, à tout prix, ralentir le mouvement de l'ennemi, l'empêcher de tourner Cassano.
Les deux bataillons de la 3e et de la 63e reçoivent l'ordre de « foncer sur les Autrichiens... Dans l'instant, la victoire nous a souri, en leur faisant environ 200 hommes prisonniers. Mais, un renfort considérable leur étant arrivé, ils ont forcé le bataillon qui était à notre droite, sur le bord de la rivière, à Vaprio, et ils n'ont pas tardé à prendre le nôtre par le flanc et le front »[1].
La mêlée devient épouvantable. Le bataillon, assailli de toutes parts, soutient héroïquement l'effort de toute une division.
Le chef de brigade **MARTILLIÈRE**, après des prodiges de valeur, tombe atteint de deux coups de feu qui lui traversent la jambe droite et le bas-ventre. Le drapeau va être enlevé ; le capitaine adjudant-major **SCHERER**, qui a vu le danger, se précipite à la tête d'une poignée d'hommes résolus, refoule les premiers rangs des Autrichiens, sauve le drapeau, mais est malheureusement fait prisonnier lui-même.
Cette lutte inégale ne pouvait pas durer longtemps. Le bataillon allait être anéanti, pris en entier, quand la division **GRENIER** arrive enfin. Le combat recommence, plus acharné, contre les Autrichiens, que vient renforcer encore la division du général **ZOPH**. La présence de **MOREAU** électrise nos soldats ; Vaprio est pris et repris. On se battait à coups de pierres dans les jardins[2]. « Le sang ruisselait dans les rues comme lorsqu'il tombe un orage. » A la fin, écrasée par le nombre, tournée par Cassano, où **MÉLAS** avait enfoncé la 106e demi-brigade, après une perte de 2,400 hommes, la division **GRENIER** dut se retirer dans la direction de Milan ; le bataillon de la 3e marcha avec elle. Il était complètement décimé. Une compagnie, celle du brave **FRICASSE**, blessé lui-même dans cette affaire, était réduite à 1 fourrier, 1 caporal et 6 hommes, des 110 hommes qu'elle avait à son effectif le 26 mars précédent, à la bataille devant Legnago !
Le bataillon eut, du moins, le bonheur d'échapper au triste sort de son ancienne division (Sérurier), qui, cernée à Verderio, privée de vivres et de munitions, fut obligée de mettre bas les armes, après une résistance désespérée.
Entre tous ceux qui se distinguèrent, il faut citer, outre le chef de brigade **MARTILLIÈRE**, nommé le lendemain, par **MOREAU**, général de brigade provisoire, le lieutenant **MATROT**, blessé dans

1 Journal de marche du sergent FRICASSE.
2 Journal de marche du sergent FRICASSE.

Vaprio, et le fusilier **PIGOUROT (Joseph)**. Au point du jour, **PIGOUROT** s'était avancé, seul, dans l'espoir de surprendre un poste ennemi. Il avait déjà égorgé la sentinelle et cinq soldats, quand, surpris lui-même par une patrouille nombreuse, il fut massacré sans pitié[1].

Affaire de Bassignano (12 mai).

La division **GRENIER**, après avoir pendant tout un jour protégé l'évacuation de Milan, battit en retraite sur Turin. Le 8 mai, elle est entre Alexandrie et Casale, gardant les bords du Pô depuis l'embouchure du Tanaro jusqu'à Verrua. Le Piémont et la Toscane se soulevaient contre les Français, et il fallait combattre à la fois les insurgés et l'armée victorieuse de **SOUWAROFF**, qui, déjà bien supérieure en nombre, venait encore de recevoir un renfort de 6 à 7,000 Russes.
Dans la nuit du 11 au 12 mai, les Russes passent le Pô à Bassignano. Les troupes de **GRENIER** se retirent vers Pezzetti, qui est défendu avec acharnement, mais finit par rester aux mains de l'ennemi.
Il était environ 3 heures de l'après-midi, quand **MOREAU** accourt, dispose tout pour une nouvelle attaque. Repoussés de front par **GRENIER**, qui reprend Pezzetti, débordés sur leur flanc gauche par **VICTOR**, qui débouchait des hauteurs avec sa division, les Russes sont acculés à Bassignano, rejetés au delà du Pô, perdant 1,500 hommes, dont 700 prisonniers, 4 pièces de canon et une bonne partie de leurs bagages.
Le lieutenant **MATROT**, de la 3e demi-brigade, fut de nouveau blessé dans ce combat.

Affaires contre les insurgés piémontais.

Après la brillante affaire de San Giuliano, **MOREAU** prit le parti de se rapprocher des Apennins pour y rallier l'armée de Naples. Mais les routes étaient infestées de bandes d'insurgés : deux colonnes mobiles, aux ordres des généraux **MUSNIER** et **FREYSSINET**, devancèrent la division **VICTOR**, envoyée sur la rivière de Gênes. Le 1er bataillon de la 3e demi-brigade marcha à la colonne **FREYSSINET**. Le 17 mai, attaqué par une nombreuse troupe d'insurgés, aux environs de Carmagnole, il fut écrasé, forcé de battre en retraite. **FREYSSINET** accourut en toute hâte à son secours, soumit la ville de Carmagnole, puis se retira, emmenant des otages (18 mai).
Le 19, il marche sur Mondovi, avec le bataillon de la 3e, un bataillon de la 106e, la 17e légère et quelques pièces d'artillerie.
Le 21, devant l'impossibilité de passer la Stura à Fossano, il se dirige sur Coni, et, le lendemain, **GAREAU**, réunissant à son corps les colonnes **SERAS** et **FREYSSINET**, s'emparait de Mondovi après quatre heures de combat. Mais il n'osa pas attaquer Ceva. **GROUCHY**, envoyé par **MOREAU**, ne put, à son tour, enlever la place, et le bataillon de la 3e fut envoyé à Coni pour renforcer la garnison.
Il en sortit dans le courant de juin, pour se rendre à Gênes, et fit, en route, une nouvelle expédition contre les insurgés piémontais.
Il était, le 24 juin, à Zucarello. Des rassemblements de rebelles, commandés par des officiers Autrichiens, se formaient à Ponte di Nova, Ormea, Garessio.

1 Le nom du fusilier Pigounot devait être inscrit sur les tables d'or du Temple de la Gloire.

Le 26, le bataillon, qui s'était avancé jusqu'à Saint-Bernard, est attaqué par des forces supérieures : il se retire du côté de Zucarello. Il reprend Saint-Bernard le 2 juillet, et, à l'attaque générale du 5, entre à Garessio par le bourg-major[2]. Le lendemain, il recevait l'ordre de se rendre à Savone.

Le 2e bataillon en Toscane ; bataille de la Trebbia (18 et 19 juin 1799).

Le 2e bataillon de la 3e demi-brigade (division Gauthier) était entré en Toscane au mois de mars 1799. L'occupation se fit sans résistance, et le pays fut administré au nom de la République Française.
Le bataillon avait ses compagnies disséminées en plusieurs détachements.
Quand il fallut battre en retraite, il prit position à San Pélégrino, et de là à Salzabo, où quelques jours après il était forcé par l'ennemi jusqu'à Castel-Nuovo.
Le 22 mai, attaquant à son tour, il repousse les bandes qu'il avait devant lui, occupe Fivisano.
MACDONALD, avec l'armée de Naples, entrait alors en Toscane ; il rallia les troupes de **GAUTHIER** et la division **MONTRICHARD** (ce qui portait ses forces à environ 28,000 hommes). Le 2e bataillon de la 3e demi-brigade (effectif : 730 hommes) compta à la division **MONTRICHARD** : après l'affaire du 22 mai, il s'était porté sur les hauteurs de l'Hospitaletto, avait joint, le 5 juin, à Pistoïa, les troupes du général **WATRIN**, et s'était trouvé aux différentes affaires dans les environs de Modène et de Reggio.
Le plan des généraux français (Macdonald et Moreau) était d'opérer leur jonction, vers le milieu de juin, à Tortone. La division **MONTRICHARD** prit la route de Bologne. Le 13 juin, elle se porte entre Carpi et Coreggio, observant les troupes de **KRAY**, qui faisaient le siège de Mantoue ; le 18, à 2 heures de l'après-midi, elle arrive sur le champ de bataille de la Trebbia, s'établit à gauche de la grande route et se relie par ses éclaireurs à la division **VICTOR** (aile gauche). Jusqu'à la nuit, elle tint en respect les troupes du général **FORSTER** ; mais la retraite de **VICTOR** l'obligea à repasser la rivière.
De 9 à 11 heures du soir, un sanglant combat s'engage de nouveau dans le lit même de la Trebbia, puis les deux armées reprennent leurs positions sur les deux rives.
Le lendemain, 19 juin, **MONTRICHARD** fut chargé de forcer au centre le passage de la rivière. La déroute de la 5e légère, qui précédait ses colonnes, fit tout manquer, et, à la nuit, **MACDONALD**, trop affaibli, n'ayant aucune nouvelle de **MOREAU**, ordonna la retraite.
Le 2e bataillon de la 3e demi-brigade avait perdu beaucoup de monde : le capitaine **BARRAUX** était grièvement blessé. Parmi les morts, citons le sous-lieutenant **AUBERTIN**, et le tambour **NOEL (Jean)**[2], qui avait succombé après des prodiges de valeur.
Le bataillon se dirigea sur Bologne, et fut tout le temps employé à l'arrière-garde (division Montrichard), protégeant la retraite de l'armée de Naples. Il gagna Florence et, de là, Gênes, où il arrivait le 11 juillet « dans un état déplorable. Les soldats presque nus et sans chaussures ressemblaient à des spectres ; la moitié des armes était hors de service[3] ».

Le 3e bataillon en Ligurie ; combat de Bobbio.

Le 3e bataillon, dit « de garnison », était resté dans la Ligurie.

2 Mémoires du général Roguet.
2 Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.
3 Jomini, Guerres de la Révolution.

Il se trouva aux différentes actions qui eurent lieu, depuis la retraite de l'armée, dans les environs de Sarzane, de la Spezzia et dans la vallée de Fontana-Buona (division Lapoype).
Dans les opérations combinées de **MOREAU** et de **MACDONALD**, la division **LAPOYPE** devait relier les deux armées. Le 16 juin, elle arrivait à Bobbio. Le 19, sur la nouvelle que **MACDONALD** allait livrer bataille, elle se dirigeait sur San Giorgio, et y arrivait le lendemain après une marche très lente. Il était trop tard.
L'armée de Naples était en pleine retraite, et **LAPOYPE** rétrograda sur Bobbio.
Un fort détachement russe occupait déjà le village et les hauteurs des alentours. Après un engagement très vif, nos troupes, ne pouvant se faire jour, se jetèrent dans les montagnes, regagnèrent Gênes par des chemins détournés.

Réunion de la demi-brigade de Gênes ; bataille de Novi (15 août 1799).

Le 11 juillet 1799, les trois bataillons de la 3e demi-brigade étaient réunis à Gênes.

MARTILLIERE nommé général de brigade fut remplacé par Georges **MOUTON**[1] promu chef de brigade le 14 juillet par le général en chef **MOREAU**.

Le futur maréchal de France, jeune, actif, d'une bravoure déjà légendaire dans l'armée, eut bientôt fait de réorganiser sa demi-brigade. Au milieu des fatigues, des défaites de la dernière campagne, la discipline s'y était fortement relâchée. **MOUTON** ramena la confiance, rétablit l'ordre dans sa troupe, la tint, sous sa main énergique, prête à de nouveaux et plus grands sacrifices.
Dans la réorganisation de l'armée, les deux bataillons de guerre de la 3e demi-brigade firent partie de l'aile droite, sous **GOUVION SAINT-CYR** (division Laboissière). Un bataillon, le 1er, restait en garnison à Gênes.
Le 4 août, **JOUBERT** prenait le commandement de l'armée et se disposait à reprendre l'offensive contre **SOUWAROFF**. Le 14, l'aile droite chasse de Novi l'avant-garde russe. Le lendemain, la bataille s'engage. Les deux bataillons de la 3e n'y eurent aucune part, par suite d'une fâcheuse circonstance : ils formaient, avec la 106e , la réserve de **SAINT-CYR,** et se trouvaient placés en arrière de Novi. « Au moment de la retraite de la division Watrin, il ne restait plus à Saint-Cyr que les deux bataillons de la 3e ; mais, quand il crut pouvoir en disposer, on lui apprit que, malgré ses ordres les plus formels pour que, dans aucun cas, personne ne donnât de destination à cette demi-

1MARTILLIÈRE, Pierre, était né à Origny (Aisne) le 23 mars 1759. Soldat le 26 juin 1776 au régiment de Bretagne, caporal le 1er mai 1782, sergent le 19 octobre 1783, il se trouva aux sièges de Mahon et de Gibraltar ; sergent-major le 1er octobre 1791, il était nommé sous-lieutenant le 25 février 1793, puis adjudant-major le 25 mai suivant. Il servit à l'armée du Rhin, et soutint, le 22 juillet 1793, à la tête du 1er bataillon de son régiment, dans la plaine de Landau, une charge de cavalerie qui avait failli mettre dans une déroute complète la division dont il faisait partie. Chef de bataillon le 28 nivôse an II ; chef de la 91e demi-brigade de bataille le 3 messidor, il contribua à enlever, le 25 du même mois, la fameuse position de Platzberg, près Landau, défendue par 3,000 Prussiens et 13 pièces de canons ; deux généraux, toute l'artillerie et 400 prisonniers tombèrent en son pouvoir. Devenu chef de la 3e demi-brigade de ligne, il la commanda aux armées du Rhin, d'Helvétie et d'Italie (ans IV, V, VI et VII.) Blessé de deux coups de feu à Vaprio, le 25 messidor an VII, il fut nommé, le lendemain, général de brigade provisoire et confirmé dans ce grade le 27 vendémiaire an VIII. En non-activité du 1er vendémiaire an X, il fut employé dans la 26e division militaire en l'an XI, dans la 24e division militaire en l'an XII, et à Etaples en l'an XIII. Attaché ensuite au 1er corps de l'armée de réserve, il mourut à Calais, le 20 novembre 1807, des suites des blessures reçues à Vaprio, huit ans au-paravant. MARTILLIÈRE avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII, puis commandant de l'ordre le 25 prairial suivant.

brigade, le chef de l'état-major l'avait envoyée renforcer l'aile gauche..... Moreau, qui n'avait pas besoin de ce renfort, la renvoya, de sorte qu'elle ne servit pas à l'aile gauche et qu'elle revint trop tard pour servir à l'aile droite, où elle eût rendu un service signalé..... Si cette attaque de la 106e contre la brigade Lusignan avait pu être soutenue par les deux bataillons de la 3e, cela eût changé la face de nos affaires[1]. »
Livrée à ses seules forces, la 106e revint sur ses pas, sa vigoureuse intervention avait néanmoins permis à la division **WATRIN** de se rallier, de prendre position. La retraite de l'aile droite se fit en bon ordre. **SAINT-CYR** arrêta ses troupes à une demi-lieue à peine du champ de bataille, entre Novi et Gavi, et resta dans cette position jusqu'au 17 sans être inquiété.
MOUTON avait été chargé de couvrir le mouvement avec ses deux bataillons et un de la 106e ; il se battit avec avantage, arrêtant et refoulant les partis de cavalerie ennemie. Il passa la nuit à 1 kilomètre de Novi ; le lendemain, il se retira sur Gavi, emmenant tous ses blessés. Les hussards autrichiens de Toscane harcelaient nos bataillons pendant cette retraite ; il leur tendit une embuscade où plusieurs vinrent se faire prendre. Ces escarmouches coûtèrent la vie au lieutenant **JULIEN**.
Le sous-lieutenant **DERVIEUX** avait été tué le 14 août, sur le plateau de Novi.

Affaires de septembre et octobre ; combat de Bosco (24 octobre).

La bataille de Novi, bien que glorieuse pour les Français, aggravait encore leur situation en Ligurie. **MOREAU** pensa un instant à abandonner Gênes : l'inaction des alliés vint bientôt le rassurer.
Le corps de **SAINT-CYR** avait renforcé l'aile gauche, et défendait Savone. Le 25 août, un bataillon de la 3e est envoyé en soutien à l'aile droite (division Miollis), et contribue à repousser le corps de **KLENAU**, qui cherchait à déboucher sur Gênes. Le 27, ce bataillon retourne à Voltri, pour servir de réserve au poste de Campo-Freddo et à la garnison de Gênes.
Le 3 septembre, les Autrichiens attaquent en forces les avant-postes de la division **WATRIN**, à Voltagio ; la 3e demi-brigade, appelée par **MOREAU**, vient se placer à Campo-Marone.
Mais, dès ce moment, les hostilités cessèrent de part et d'autre. Le départ de **SOUWAROFF** pour la Suisse avait considérablement affaibli les alliés, et l'armée française, dont la misère augmentait chaque jour, ne pouvait rien tenter et se désorganisait peu à peu.
Le 22, **CHAMPIONNET** prenait le commandement de l'armée d'Italie ; il donna à **SAINT-CYR** l'aile droite, avec mission de défendre la rivière du Levant. Deux bataillons de la 3e comptèrent à la division **MIOLLIS**, postée de Croce-di-Ficochi à la mer (effectif des deux bataillons : 1,207 hommes). Grâce à l'énergie de **SAINT-CYR**, les distributions se firent assez régulièrement ; on put même se procurer quelques effets d'habillement et d'équipement chez les fournisseurs liguriens.
Le 26 septembre, le général autrichien **KLENAU**, toujours actif et se remuant beaucoup, attaque la division **MIOLLIS** sur tout son front ; il fut assez facilement repoussé. Dans les premiers jours d'octobre, **SAINT-CYR** tente, à son tour, de surprendre le corps de **KLENAU** en le faisant tourner sur la droite par la division **WATRIN**, pendant que **MIOLLIS** l'occuperait de front, vis-à-vis de Rapallo (où était la 3e) et Recco. L'Autrichien, prévenu à temps, put s'échapper ; nos deux divisions lui enlevèrent néanmoins 1,200 hommes (13 octobre). Les deux bataillons de la 3e demi-brigade continuèrent à occuper Rapallo (effectif au 17 octobre : 1,073 hommes).

1 Saint-Cyr, Le Directoire, le Consulat et l'Empire.

Le 23 octobre, le 2e bataillon, conduit par le chef de brigade **MOUTON**, marche sur Novi, avec la légion polonaise de **DABROWSKI**. L'ennemi avait déjà évacué les hauteurs devant **LABOISSIÈRE**, et avait pris position entre Bosco et Basaluzzo.
Le 24, **LABOISSIÈRE** est attaqué vers Bosco et perd du terrain. **SAINT-CYR,** qui occupait Novi, s'avance aussitôt sur les derrières des Autrichiens. L'ennemi vit cette manœuvre, et, se repliant devant **LABOISSIÈRE**, qui resta tout le jour inactif sur les hauteurs de Pasturana, revint en forces s'établir à Bosco, devant les troupes de **SAINT-CYR.** Il disposait d'environ 8,000 hommes dont 2,000 cavaliers et 8 pièces de canon. Les Français, bien inférieurs en nombre, se trouvaient exposés en plaine, sans artillerie ni cavalerie. Un désastre était probable. **SAINT-CYR** résolut de payer d'audace : il ordonna l'attaque immédiate par échelons, en commençant par la 12e de ligne (échelon de gauche) et finissant par les 3e et 106e (échelon de droite).
La légion polonaise attaque vigoureusement le centre des Autrichiens ; mais, entourée de toutes parts, chargée par la cavalerie, elle allait être anéantie, quand le bataillon de la 3e s'avance en colonne par pelotons, la dégage à sa droite « en chargeant avec ordre et vigueur[1] », sous le feu des huit pièces d'artillerie. Ce bataillon n'était fort que de 430 hommes ; il rallie néanmoins les Polonais, et entame la ligne ennemie. La charge de la 106e, à l'extrême droite, n'avait pas moins de succès. Les Autrichiens battirent précipitamment en retraite, nous laissant cinq pièces de canon et un millier de prisonniers.
Le bataillon de la 3e n'avait perdu que 30 hommes, par les boulets de l'artillerie ; il prenait 4 canons et 300 prisonniers.
Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, il faut citer le fusilier **GRIELLE**[2], tué à l'attaque de la batterie, le sergent-major **DUPLAIN**, qui eut la cuisse droite emportée, et l'héroïque sergent-major **MIEN**, qui, après une lutte acharnée contre les cavaliers autrichiens, enleva, à lui tout seul, une pièce de canon attelée de deux chevaux.

Combat de Novi (6 novembre) ; la 3e demi-brigade à Gênes ; mécontentement de la garnison, qui se soulève.

Après le combat de Bosco, le bataillon se rendit, avec les Polonais de **JABLONOWSKY**, au siège de Serravalle. A la glorieuse affaire sur les hauteurs de Novi, le 6 novembre, où les colonnes de **KRAY** furent complètement battues, il refoula le régiment autrichien de Belgiojoso et lui fit quelques prisonniers.
Les grenadiers du 1er bataillon formaient la garde de **SAIN-CYR** ; restés à Novi, ils ne purent se retirer qu'en se faisant jour à travers les Autrichiens.
Le 8 novembre, les deux bataillons de guerre entraient en garnison à Gênes, où la demi-brigade se trouva de nouveau réunie. Le parti ennemi s'agitait alors dans la ville, menaçait de se soulever contre les Français, et recevait journellement des ordres de **KLENAU**. **SAINT-CYR,** à force d'audace et d'habileté, sut contenir la population, remplaça les directeurs par une commission provisoire dévouée à la France.
Le 24, on apprit à Gênes le renversement du Directoire. Chose bizarre : nos soldats avaient fort à se plaindre du gouvernement, qui les laissait depuis six mois sans solde, sans vêtements, presque sans nourriture ; un général, que tous aimaient et admiraient, était à la tête du pouvoir nouveau : la nouvelle du coup d'Etat fut néanmoins mal accueillie. L'armée était encore très républicaine ; et,

1 Saint-Cyr, le Directoire, Le Consulat et l'Empire.
2 Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

malgré les ordres formels de **CHAMPIONNET**, **MOUTON** n'osa pas demander aux hommes de la 3e demi-brigade le serment à la nouvelle constitution.
De l'avis de tous les chefs, les soldats se seraient refusés à le prêter ; il est même probable que, moins affaiblie, moins démoralisée, l'armée d'Italie se fût prononcée avec violence contre le 18 brumaire.
Vers les premiers jours de décembre, le mécontentement des troupes commença à se traduire par de nombreuses désertions. Les hommes ne touchaient plus qu'un quart de ration par jour ! Le 11, la garnison de Gênes (3e, 17e, 55e demi-brigades) manifeste ouvertement son intention de retourner en France. A 7 heures du matin, les soldats s'emparent de leurs drapeaux, ne voulant pas les abandonner. En vain les officiers, les sous-officiers, les conjurent-ils : pour la première fois, leur voix est méconnue, et la troupe, prête à partir, se rassemble en bon ordre, sans cris, sans tumulte, à la place Verte.
Les officiers courent chez **SAINT-CYR**, l'informent de ce qui se passe. Le général vint à la place, et invita les rebelles à lui envoyer une députation, qui exposerait leurs griefs. Il rappelle aux délégués, tous vieux soldats des premières guerres, leurs souffrances passées, à Mayence, en Hollande, sur le Rhin. Les soldats secouaient la tête, disant : « Nous étions alors des patriotes; aujourd'hui, nous sommes des soldats français qui ne veulent pas rester sans vêtements ni chaussures, ni mourir de faim loin de leur patrie ! »
Rien ne pouvait vaincre leur résolution, quand, saisi d'une subite inspiration : « Soit ! leur dit **SAINT-CYR**, partez avec vos drapeaux ; moi, je reste, et, avec vos officiers et vos sous-officiers, nous continuerons à défendre les postes confiés à notre honneur ! »
Ces nobles paroles, rapportées aux soldats, les font revenir de leur égarement ; ils demandent à grands cris à partager la gloire et les dangers de leurs chefs, envoient leurs excuses à **SAINT-CYR,** et jurent de laver dans le sang des ennemis la tache dont ils venaient de couvrir leurs drapeaux. A midi, tout était rentré dans l'ordre.

Combat d'Albaro (14 décembre 1799) ; fin de la campagne.

Il était temps que la discipline se rétablît dans les demi-brigades.
L'ennemi, occupant les postes abandonnés par nos troupes, serrait Gênes de plus en plus, et **KLENAU** se disposait à attaquer la ville le 15 décembre, pendant que des émissaires soulèveraient la population.
Le 14, **MOUTON** se porte, avec deux bataillons de la 3e demi- brigade, entre Albaro et la Sturla. Les Russes et les Autrichiens occupaient le Monte-Faccio, et leur gauche s'étendait jusqu'à la mer, protégée par un vaisseau de 74 canons et quelques bâtiments légers. L'attaque des Français commença avec succès par la droite (Darnaud) et la gauche (Gauthrin). Les 3e et 106e restaient en réserve dans le fond de la Sturla ; **SAINT-CYR** les destinait à enlever la formidable position du Monte-Faccio.
Quand le moment fut venu, « les chefs de brigade Mouton et Dupellin firent gravir la montagne à leur troupe avec tant d'ensemble et dans un ordre si parfait que le moral de l'ennemi en fut affecté. Les troupes russes furent encore les premières atteintes ; mais, après les premières décharges de leur mousqueterie, elles remontèrent sur la crête de la montagne, et se placèrent sous la protection des Autrichiens.
» Ceux-ci firent bonne contenance, et se préparèrent à recevoir le choc de nos quatre bataillons ; mais, à mesure qu'ils approchaient, cette contenance faiblissait, au point que, après quelques simulacres de charge, après quelques feux médiocrement dirigés, ils commencèrent à se retirer,

d'abord en assez bon ordre, ensuite avec précipitation. A l'approche de la nuit, les 3e et 106e furent maîtresses de la position du Monte-Faccio....[1].».
MOUTON était blessé d'une contusion à l'épaule gauche ; les capitaines **BOYER, BARRAUX** et **MASSON**, ce dernier mort un mois plus tard, étaient également blessés.
Le fusilier **FABRY (Louis)**[2] s'était particulièrement distingué, et avait trouvé, sur les pentes du Monte-Faccio, une mort glorieuse.
Cette affaire coûta à l'ennemi 1,000 à 1,500 hommes hors de combat, 2,000 prisonniers, des canons, des munitions de guerre et de bouche ; et **KLENAU** fut bien heureux, le lendemain, de pouvoir effectuer sa retraite : si la division **GAUTHRIN** ne se fût pas disséminée comme elle le fit dans la journée du 16, tout le corps ennemi était fait prisonnier !
Ce fut le dernier combat de la campagne. On ne s'occupa plus, de part et d'autre, que de prendre les quartiers d'hiver. Le 17, quelques navires chargés de farine entraient dans le port de Gênes, aux acclamations de l'armée et de la population.
Nos soldats avaient bien gagné leur droit à la « ration entière », et **SAINT-CYR,** qui n'avait pas voulu que les officiers acceptassent les drapeaux des soldats mutinés le 11 décembre, les autorisa à les reprendre après Albaro : la 3e demi-brigade avait noblement expié sa faute de quelques heures.

CHAPITRE VIII

La 3e demi-brigade au siège de Gênes.

Misère des Français en Ligurie ; reprise des hostilités. — Affaire des cabanes de Marcarolo (9 avril 1800). — Affaire de la Verreria (11 avril). — Affaire de la Moglia (14 avril). — Retraite de la division Gazan ; combat de Voltri (18 avril). — Blocus de Gênes ; affaire du Monte-Ratti et des Deux-Frères (30 avril). — Combat du Monte-Faccio. (11 mai).— Combat du Monte-Creto (13 mai). — Fin du siège de Gênes (4 juin 1800). Mouvements du dépôt pendant la campagne (1799-1800). — La 3e demi-brigade en Toscane et à l'armée d'observation du Midi (1800-1801). — Garnisons en France ; la 3e demi-brigade au camp de Bayonne.

Misère des Français en Ligurie ; reprise des hostilités.

Dans les premiers mois de l'année 1800, la 3e demi-brigade de ligne occupait les quartiers de Cazella, Buzalla et Savignone, dans la vallée de la Scrivia (division Gazan) ; son effectif était réduit à 1,300 hommes[3].
Après la désastreuse campagne de 1799, l'hiver était venu, rigoureux, impitoyable, accabler notre malheureuse armée sur les rochers de la Ligurie. La situation était horrible : ni vêtements, ni vivres, et la peste enlevant les hommes par centaines. « Pâles, languissants et défigurés, affamés, découragés et abattus, ils ne semblaient plus que des spectres. Les routes étaient jonchées de morts et de mourants, et ceux qui parvenaient à se traîner jusqu'à un hôpital n'y recevaient presque aucun aliment ou secours[4] ».

1 Saint-Cyr, le Directoire, Le Consulat et l'Empire.
2 Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.
3 Situation du 5 avril 1800.
4 Thiébault, Journal des siège et blocus de Gênes.

Au 10 avril, **SOULT** écrit que la 3e de ligne n'a plus que des convalescents ! Nos héroïques soldats avaient perdu toute espérance : ils fuyaient cette rivière de Gênes, où l'on mourait sans combattre ; la désertion devenait effrayante. Des compagnies, des bataillons entiers partaient, sans chefs et sans ordres. Les officiers furent admirables de résignation : impuissants devant toutes ces calamités, ne pouvant plus retenir leurs hommes, ils restaient seuls aux postes confiés à leur honneur, y montaient la garde, et faisaient faction l'épée à la main.

« Le régiment d'infanterie que commandait Mouron fut un de ceux qui, épuisés par des privations de toutes sortes, virent un grand nombre de leurs braves abandonner momentanément leurs drapeaux pour aller chercher, dans les rochers de la Ligurie, un asile où la chair des chevaux leur offrît une dernière ressource contre les horreurs de la famine. Le colonel Mouton parvint un des premiers à prémunir contre les suggestions du désespoir les soldats restés fidèles, à ramener la discipline et les déserteurs sous les drapeaux. Il créa des ressources contre la misère, et sa sévérité inflexible sut maintenir le bon ordre et préparer de nouveaux succès[1]. »

C'est au vainqueur de Zurich, à **MASSÉNA**, que le Premier Consul offrit le commandement de cette armée désorganisée, battue d'avance. Le grand général n'hésita pas : il courut sauver la France une seconde fois, arriva à Gênes le 9 février. Il réussit à rétablir la discipline dans les troupes, à donner un peu de pain et quelques souliers, à faire renaître la confiance. Mais la flotte anglaise, qui bloquait étroitement la ville, empêchait tout ravitaillement par mer.

La reprise des hostilités, que nos soldats attendaient avec impatience, amena une heureuse diversion : on allait pouvoir se consoler, à force de bravoure, de n'avoir ni blé ni vêtements !

Le mois de mars se passa à lutter contre les paysans insurgés des montagnes du Levant. Les Autrichiens fomentaient ces insurrections, leur envoyaient des renforts. Le 1er mars, un des cantonnements de la 3e de ligne, le village de Croce-di-Fieschi, occupé par 200 hommes du 1er bataillon, est enlevé par 700 Autrichiens, conduits par le comte **d'EGENFELD**.

La nuit suivante, le chef de brigade **MOUTON**, à la tête de 60 hommes valides, surprend le poste à son tour, en déloge l'ennemi, et le force à une retraite humiliante : 13 prisonniers, 2 chevaux et quelques munitions de guerre restaient entre nos mains.

Dès les premiers jours d'avril, les forces autrichiennes se mettent en mouvement. **MASSÉNA** avait son armée placée en demi-cercle autour de Gênes, de Savone à Recco. Pendant que le général **OTT** se joint aux insurgés de la vallée de Fontana Buona et attaque notre extrême droite avec 10,000 hommes, **MÉLAS** dirige en personne 20,000 hommes sur Savone (5 avril). Il perce le centre de l'armée française, isole le corps de **SUCHET**. **MASSÉNA** divise alors son aile droite en deux corps : le 1er (division Miollis) est chargé de la défense de Gênes ; le 2e, fort des deux divisions **GAZAN** et **GARDANNE**, doit tenir campagne, et essayer de rétablir la communication avec **SUCHET**.

La division **GAZAN**, où comptait la 3e de ligne, était sous le commandement supérieur du lieutenant général **SOULT**.

Affaire des cabanes de Marcarolo (9 avril 1800).

Le 7 avril, la 3e demi-brigade arrive à Saint-Pierre d'Arena où **SOULT** rassemble sa division pour marcher sur Sassello et inquiéter les flancs et les derrières de l'ennemi. Le 8, **MOUTON** apprend que les Autrichiens ont forcé les cabanes de Marcarolo, et se disposent à profiter de cet avantage en

1 J. de Rouval, Vie du maréchal comte Lobau.

descendant sur Voltri. II change aussitôt de direction, va établir sa demi-brigade sur les hauteurs, vers Aqua Santa.
Il y était rejoint, le lendemain, par **SOULT** et **GAZAN**. Les deux généraux résolurent de reprendre les cabanes. L'ennemi, au nombre de 4,000 hommes, occupait un plateau flanqué de hautes montagnes, et qui commande à une assez grande distance les approches de son front. Un seul chemin creux, en lacets, débouche au centre du plateau. On ne pouvait songer à attaquer la position par ce sentier. Après avoir tiraillé quelque temps, l'adjudant général **d'AOUST**, avec deux bataillons de la 78e, fait une démonstration sur le flanc gauche des Autrichiens et y attire leur réserve. **MOUTON** reçoit l'ordre de conduire l'attaque décisive. Il fait rentrer ses tirailleurs (environ 100 hommes des 1er et 3e bataillons), forme son 2e bataillon, fort de 500 hommes, en colonne par pelotons et en masse, et place en réserve ses trois compagnies de grenadiers (180 hommes environ).
La petite colonne s'avance, sans tirer un coup de fusil, battant le pas accéléré, sur un ennemi trois fois plus nombreux, et qui, déployé, exécute des feux de deux rangs, très nourris. Un obstacle se présente : c'est un ravin assez profond. Il est franchi en un instant, et nos braves arrivent sur le plateau. A portée de pistolet, on exécute la charge : les rangs ennemis sont enfoncés à la baïonnette. Du même élan, la 3e demi-brigade vient tomber sur le centre des Autrichiens, le met en pleine déroute, tuant beaucoup de monde, faisant 6 à 700 prisonniers des régiments de **WINS** et de **KRAY**, et enlevant 2 pièces de canon et 100,000 cartouches. Elle n'avait, de son côté, que 19 hommes tués, blessés ou prisonniers. Elle rejoignit, le même jour, les autres troupes de la division à Campo-Freddo.
Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette glorieuse affaire, il faut citer : Le capitaine **LÉTANG** (**Nicolas**), qui, toujours au premier rang, à la tête de ses soldats électrisés par son exemple, sabrait au milieu de la colonne ennemie et contribua fortement à sa prise ;
Le sergent de grenadiers **ISSELIN (Joachim)** : sa compagnie ayant marché, sans tirer, sur un détachement de 100 hommes qui furent tous faits prisonniers, il se précipita le premier sur les rangs ennemis ;
Le caporal **MOUSSET (Jean-François)**, qui, ce jour-là, comme dans tous les combats qui se livrèrent sous les murs de Gênes, se fit remarquer parmi les plus intrépides.
Le caporal **CACAUT (Jacques**), qui se battit corps à corps avec les Autrichiens, et contribua puissamment à leur déroute et à la prise d'une pièce de canon[1].

Affaire de la Verreria (11 avril).

Le 10 avril, à 4 heures du matin, la division quittait Campo-Freddo et marchait sur Sassello, par Aqua-Bona, San Martino et San-Pietro-del-Orba. Les éclaireurs de la 3e prirent une vingtaine d'Autrichiens et un officier ; on apprit par eux que l'ennemi était, depuis le matin, fortement établi sur les hauteurs de la Verreria, et se disposait à aller couper la retraite au corps de **MASSÉNA** (division Gardanne) vers Voltri. Ses forces consistaient en trois régiments : Deutchmeister, Latermann et Wukassowitch, ayant pour réserve, dans une position intermédiaire, le régiment de **Joseph COLLOREDO.**
La division **GAZAN** s'établit vers Pallo, sur la route de la Verreria à Purzonne. Dans la nuit, **MOUTON** fit une reconnaissance avec 400 hommes de la demi-brigade ; il réussit à s'emparer de

1 Le Premier Consul accorda un fusil d'honneur au sergent Isselin, aux caporaux MOUSSET et CACAUT. (Arrêté du 28 fructidor an X et 6 fructidor au IX.) Le 24 septembre 1803, ces trois braves étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur. Le sergent ISSELIN fut, par la suite, un des plus vaillants officiers du 3e de ligne et tomba glorieusement sur le champ de bataille, comme capitaine, le 16 septembre 1813.

quelques hommes égarés, qui confirmèrent les premiers renseignements reçus par le lieutenant général **SOULT**. Il fut, dès lors, arrêté qu'on attaquerait la Verreria à 4 heures du matin ; **MOUTON**, avec son détachement de 400 hommes, devait tenter les premiers efforts ; un bataillon de la 25e légère et les grenadiers de la 2e de ligne étaient, en outre, mis à sa disposition comme réserve.

L'affaire s'engagea : les 400 hommes de la 3e demi-brigade, seuls, donnèrent, mais avec une telle furie qu'en un instant les avant-postes autrichiens sont culbutés, enlevés, et l'ennemi, intimidé, commence sa retraite en la faisant couvrir par des tirailleurs de chacun de ses régiments. Mais rien ne put briser l'élan de nos soldats : la ligne des tirailleurs est enfoncée, et le major du régiment de Latermann, qui la commandait, fait prisonnier. Harcelé de trop près, le général autrichien (Saint-Julien) suspend son mouvement rétrograde, rappelle tous ses régiments, et fait face à l'attaque, dans une position formidable, couverte de bois, hérissée de rochers, et où un seul chemin, étroit et sinueux, donne accès.

De 9 heures à midi, on se bat avec acharnement de part et d'autre. **MOUTON** a été rejoint par le reste de la 3e demi-brigade et deux bataillons de la 25e . Vers midi, l'ennemi cède, se retire en désordre sur la Moglia et la Galera, pendant que le régiment de Deutschmeister prend position pour arrêter la poursuite.

L'infatigable **MOUTON** le charge vigoureusement ; mais nos hommes, désunis, accablés de fatigue, n'arrivèrent qu'au nombre de 150 environ en présence de ce régiment.

C'était bien peu pour attaquer de front un ennemi bien supérieur et admirablement posté. **MOUTON** a vu le danger ; il rassemble rapidement quelques hommes épars dans les rochers, déborde le flanc gauche de Deutschmeister, lui coupe le chemin de sa retraite. Ce mouvement — moins peut-être que la terreur qu'on était parvenu à leur inspirer — décida les chefs ennemis à mettre bas les armes devant cette poignée de héros.

Il restait au régiment de Deutschmeister au moins 1,000 hommes et beaucoup d'officiers ; la 3e demi-brigade lui prenait, en outre, ses sept drapeaux, qui furent portés au général en chef.

« La terre était jonchée de tués sur un espace de plus d'une lieue. Les blessés, qui étaient en très grand nombre, avaient eu le temps de se retirer..... La conduite du chef de brigade Mouton mérite de grands éloges[1]. »

Il faudrait citer tous les braves qui prirent part à cette affaire. Signalons entre tous :

Le capitaine **HORIOT**, qui « se couvrit de gloire », le sergent-major **DESPLAN (Augustin),** les sergents de grenadiers **CHARNIER (Simon)** et **PILOTANT (Antoine),** le grenadier **BAUDIN (Philippe)**, qui se précipitèrent les premiers sur le régiment de Deutschmeister, tuant et renversant tout ce qui se trouvait devant eux et ouvrant une large trouée à leurs camarades.

Le caporal **RENAUD (Jean-Jacques)**, de la 2e compagnie du 1er bataillon, enleva quatre drapeaux à l'ennemi. Le grenadier **ROUSSEAU (Jean)** ; les fusiliers **LEVRAT (Gabriel)** et **OLADANT (Claude)** prirent chacun un drapeau[2].

Sans s'attarder à la poursuite des Autrichiens, **SOULT** concentra la division **GAZAN** sur la hauteur du Gros-Pasto. Bien lui en prit : à peine les demi-brigades étaient-elles reformées que deux

1 Rapport du général Soult sur les opérations de l'aile droite de l'armée. MOUTON, qui dans l'attaque devança constamment les plus braves, s'y couvrit de gloire ; quant aux soldats et à la plupart des officiers, rivalisant de prodiges,leur conduite fut au-dessus de tout éloge. (Thiébault, Journal des siège et blocus de Gênes.)

2 Le Premier Consul accorda une arme d'honneur aux grenadiers BAUDIN et ROUSSEAU et au sergent RENAUD, par arrêté du 1er floréal an IX ; - au sergent CHARNIER, par arrêté du 1er fructidor an IX ; - au sergent PILOTANT, par arrêté du 10 floréal an X ; - au sergent-major DESPLAN, par arrêté du 28 fructidor an X. Le 24 septembre 1803, ces six braves étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur. RENAUD et DESPLAN furent plus tard officiers au corps et ne cessèrent de se signaler dans toutes les campagnes. Les fusiliers LEVRAT et OLADANT moururent pendant le siège, des suites de leurs blessures : leur nom devait être inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

colonnes ennemies, fortes chacune de 5,000 hommes, débouchaient sur la hauteur de l'Hermette, parallèle au Gros-Pasto. Les Français attaquèrent aussitôt. **MOUTON**, avec sa demi-brigade, tenait la droite de la ligne ; il y accomplit de nouveaux prodiges, enfonce les Autrichiens avec ses trois compagnies de grenadiers.

Malheureusement, à la tombée de la nuit, notre gauche était débordée ; les munitions commençaient à manquer ; les soldats, harassés, n'ayant rien mangé depuis le matin, continuaient stoïquement, dans la neige jusqu'aux genoux, leur lutte inégale contre les masses ennemies. La position de **SOULT** devenait critique, quand le général **FREYSSINET**, détaché du corps de **MASSÉNA** et accouru par d'affreux sentiers sur les crêtes des montagnes, tomba sur les derrières du corps autrichien qui débordait notre gauche. La fusillade redouble ; l'idée que **MASSÉNA** est là, qu'il enveloppe l'ennemi, a rendu à nos soldats toute leur énergie. La charge est battue, et les Français victorieux couronnent l'Hermette.

Ce deuxième combat, qui se prolongea encore assez avant dans la nuit, nous coûtait plus de 400 hommes ; les Autrichiens en perdaient environ 5,000, tués, blessés ou prisonniers.

La 3e demi-brigade, à elle seule, perdit ce jour-là 83 hommes ; « mais, dans la matinée surtout, elle fit un carnage épouvantable des Autrichiens : on se prenait aux cheveux[1]. »

Vers le soir, les grenadiers, chargeant pour rétablir la communication avec la droite de notre ligne, avaient encore enlevé 100 prisonniers.

« Ainsi finit cette journée, l'une des plus glorieuses de notre marche..... Nous eûmes à regretter plusieurs braves et à admirer le courage héroïque des 25e légère, 3e et 78e de ligne, ainsi que celui des grenadiers de la 2e [2]. »

Affaire de la Moglia (14 avril).

Pendant la nuit du 11, la division **GAZAN** revint occuper le Gros-Pasto. Les Autrichiens purent de nouveau s'établir sur l'Hermette, en refoulant quelques postes. Le 12, un nouvel engagement nous livra la position. La 3e demi-brigade, fortement éprouvée le jour précédent, était en réserve et ne participa point à l'action. Le 13 avril, on resta en présence, sans combattre. Le 14, l'ennemi s'établit fortement dans les positions de la Moglia et de la Galera, couvrant Montenotte. Vers le soir, la 3e envoya une reconnaissance qui perdit quatre hommes. De solides retranchements défendaient la Moglia ; les Autrichiens y avaient de l'artillerie, et de nombreux renforts, arrivés le jour même, portaient leurs forces à environ 12,000 hommes. Que pouvait leur opposer le général **SOULT** ? 4,000 à 5,000 hommes éreintés, affamés (le pain manquait depuis deux jours)[3], n'ayant à peine de munitions que pour trois heures de combat.

L'attaque fut néanmoins résolue, mais le manque de cartouches ne permit de la tenter qu'au déclin du jour. On forma trois colonnes chargées d'agir sur trois points différents. Le général **GAZAN**, qui

1 Lettre du chef de brigade Mouton.

2 Rapport du général Soult sur les opérations de l'aile droite.

3 Nos troupes, qui se battaient sans relâche, restaient parfois trois et quatre jours sans avoir de pain. Il faut lire, dans les Mémoires de Soult ou dans Thiébault, les détails navrants de cette misère : Autour du rocher du Gros-Pasto, je n'avais rien mangé de la journée. Des grenadiers de la 3e, qui avaient eu leur part d'une vieille vache trouvée dans la montagne, eurent l'attention de m'en envoyer une portion de soldat, que, faute de sel, ils avaient salée avec un paquet de cartouches. C'était noir comme de l'encre ; je le trouvai délicieux..... « Le chef de brigade Mouton me fit faire le tour du rocher..... Nous nous trouvâmes en présence d'une certaine quantité de soldats qui dépeçaient, comme des vautours, des cadavres de grenadiers hongrois restés sur le champ de bataille ! (Soult, Mémoires.) Les larmes viennent aux yeux devant tant d'héroïsme et d'aussi épouvantables souffrances.

avait repris Sassello dans la matinée, devait, avec les 3e, 62e et 63e demi-brigades et les grenadiers de la 2e, diriger l'attaque du centre par les hauteurs de Ponte-Ivrea.
Parti à midi, il arriva vers 3 h. 1/2 en face des positions ennemies. Le combat fut acharné ; prises et reprises trois fois, les hauteurs finirent par nous rester. La 3e demi-brigade perdait 40 hommes et 1 officier.
Mais alors, **MÉLAS** accourt avec 5,000 hommes de troupes fraîches. La fausse attaque tentée par la colonne française de gauche n'avait pas réussi ; la colonne de droite, destinée à inquiéter le flanc gauche et les derrières de l'ennemi, avait été culbutée, et **SOULT** dut envoyer à son appui toute la réserve. Il ne fallait plus songer à enlever la Moglia. La 3e demi-brigade resta sur sa position sans céder un pouce de terrain, impassible, sous un feu croisé très meurtrier qu'elle soutint jusqu'à la nuit close.
« Toutes les troupes se battirent avec un courage extraordinaire, mais particulièrement les 2e légère, 3e et 62e de ligne..... Il n'est pas possible d'être plus brave[1]. »
« Quant à la conduite de la 3e demi-brigade et de son chef, dit, dans son journal, l'adjudant-général Thiébault, elle fut dans cette occasion, comme toujours, au-dessus de tout éloge. »
L'ennemi payait chèrement sa demi-victoire : le seul régiment de **COLLOREDO** eut près de 500 hommes hors de combat ; d'autres corps autrichiens furent à moitié détruits. Les Français perdaient : 6 officiers tués, 40 blessés ; 80 soldats tués, 350 blessés. La 3e demi-brigade à elle seule, toujours la plus éprouvée, avait 20 officiers et 184 sous-officiers ou soldats, tués ou blessés.
Parmi les officiers blessés étaient : les capitaines **HORIOT, FAVRE, RODET, PIOT, LAVERGNE**[2], **GOMER, LETANG, NOUVELLE** ; les lieutenants **GIRERD, PALLIER, OUDET**, **CLERC** ; les sous-lieutenants **CONTESSE** et **PARISOT**.
Entre tous les braves de la 3e, il faut signaler le sergent-major **MIEN**[3] qui, entouré, se battit corps à corps avec des soldats de **Joseph COLLOREDO,** et en terrassa plusieurs. Pour le récompenser de cet exploit, **MASSÉNA** le nommait sous-lieutenant le 30 avril.
Le sergent **PETIT (Nicolas)** se précipita le premier dans les rangs ennemis pour animer ses camarades. Secouru trop tard, il tomba criblé de blessures. Le sergent **DEVILÉE (Nicolas)** trouva également une mort glorieuse dans cette affaire, après des prodiges de valeur[4].

Retraite de la division Gazan : combat de Voltri (18 avril).

Le 16 avril, dès le matin, **SOULT** avait concentré toutes ses forces vers Sassello. Les généraux ennemis **MÉLAS** et **BELLEGARDE**, abandonnant leur camp de la Moglia, mirent leurs troupes en mouvement : ils comptaient nous gagner de vitesse, occuper le Gros-Pasto, nous couper de la retraite sur Voltri, sur la colonne du général en chef **MASSÉNA**.
SOULT devina leur projet, précipita sa marche sur le Gros-Pasto. Mais, au même instant, un convoi de vivres arrivait ; il fallut suspendre le mouvement pour faire une maigre distribution, devenue hélas ! trop nécessaire. Après ces trois journées de fatigues inouïes, les hommes reçurent une demi-

1 Rapport du général Soult.
2 Le capitaine LAVERGNE mourut à Gênes des suites de ses blessures.
3 MIEN reçut un sabre d'honneur le 28 fructidor an X, et fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 24 septembre 1803. Il s'était signalé, le 14 septembre 1793, au combat de Notzweiler, et devant Brumpt le 30 novembre suivant. Passé à la 3e de ligne, nous l'avons vu se distinguer à l'affaire du pont d'IIuningue, le 24 octobre 1796 ; au combat de Bosco, en 1799. Sous-lieutenant le 30 avril 1800, lieutenant le 17 novembre 1805, capitaine le 20 août 1809, il se signala de nouveau à Austerlitz et fut retraité le 6 février 1811.
4 Les noms des sergents PETIT et DEVILÉE étaient inscrits aux tables du Temple de la Gloire.

ration de pain ! Puis, on se remit en marche. Par un bonheur inespéré, les colonnes ennemies avaient eu du retard. La division **GAZAN** se rassembla sur le Gros-Pasto, pendant que, vis-à-vis, **BELLEGARDE** occupait l'Hermette, et faisait filer une colonne sur nos derrières par les déserts de Varaggio.

Les Autrichiens étaient bien sûrs de nous tenir, cette fois ; un parlementaire vint sommer **SOULT** de se rendre : « Vous êtes enveloppés, disait-il, toute résistance est inutile. Nous savons, d'ailleurs, que vous n'avez ni vivres ni munitions. »

C'était vrai : il ne restait guère, à ce moment critique, que deux cartouches par homme ! **SOULT** se contenta de répondre : « Avec des baïonnettes et des hommes qui savent s'en servir, on ne manque de rien, et, s'il était moins tard, votre général se repentirait de sa démarche ! »

Un brouillard très épais dérobait alors tous nos mouvements à la vue de l'ennemi. **SOULT** en profite pour se tirer de ce mauvais pas ; et, quand, vers 6 heures du soir, le brouillard tomba, les Autrichiens, qui croyaient toujours les Français enveloppés, les virent en face d'eux, en bataille sur deux rangs, débordant leur droite et couvrant la ligne de retraite sur Voltri. Ils n'osèrent pas attaquer.

Le 17, à 3 heures du matin, la division **GAZAN** commençait son mouvement vers Arenzano, par Fajale. A Lerca, elle joignait le corps de **MASSÉNA**, et les deux divisions réunies (Gardanne et Gazan) vinrent occuper les hauteurs de Voltri, où elles purent se réapprovisionner en vivres et en munitions.

Le 18, à 4 heures du soir, **MÉLAS** dirige une attaque générale sur Voltri, pendant qu'une forte colonne, descendant des montagnes par la Madone de Sestri, essaie de nous couper de la route de Gênes. La gauche des Français, exposée au feu de la flotte anglaise et de plusieurs régiments autrichiens qui s'avancent par la grande route, est repoussée en désordre ; la droite, débordée, se disperse. Le centre de la ligne était formé, sur les hauteurs, par les 3e, 78e et 106e de ligne.

« La 3e demi-brigade, qui, par la juste confiance que lui inspiraient et les talents et la vertu de son chef, semblait, sous ses ordres, être familiarisée avec les actes du dévouement le plus héroïque, répéta dans cette affaire ce qu'elle avait fait trois jours auparavant..... L'attaque impétueuse de l'ennemi culbuta de suite toute la droite ; la gauche se battit admirablement, mais fut de même obligée de ployer. Le centre résistant seul, il est facile de sentir qu'il fut bientôt enveloppé.

» C'est alors que le chef de brigade Mouton, qui ne pouvait plus recevoir aucun ordre, jugea que l'honneur et le véritable intérêt de son corps lui faisaient un devoir de tenir jusqu'à la nuit. Ce parti, qui facilitait la retraite de la division, fut pris et exécuté par lui.

» A la nuit fermée, il quitta sa position critique ; et, vers minuit, opéra sa jonction avec la division. Mais obligé de marcher constamment à travers les chemins et les rochers les plus affreux, et n'ayant pu se frayer un passage qu'en livrant de terribles combats, à la lueur de la mousqueterie et de quelques torches allumées pour éviter les abîmes, il perdit dans ce mouvement 59 hommes et le drapeau de son 1er bataillon.

» Malgré cela, on peut établir que dans aucun des combats qui illustrent cette brillante campagne, le 3e de ligne n'a plus utilement et plus glorieusement servi qu'à la retraite de Voltri...[1] »

C'est par ce dernier exploit que la 3e termina la période des opérations actives autour de Gênes, période glorieuse s'il en fut, qui fait dire au général **SOULT** : « Entreprendre de citer tous les braves qui se sont distingués serait une tâche trop difficile : il faudrait nommer tous ceux qui ont combattu. » Le 19 avril, nos troupes passaient sur la rive gauche de la Polcevera. Gênes était

1 Thiébault, Journal des siège et blocus de Gênes. « Je jugeai à propos, écrivait Mouton, de soutenir les attaques réitérées, jusqu'à ce que, à la faveur de la nuit, je pusse me retirer avec moins de désavantage. Mais l'ennemi, qui gagnait du terrain (la nature du pays couvrant ses marches), forma sa ligne sur mes derrières. Je fus obligé de me faire jour, et j'en ſus quitte pour 59 hommes. »

étroitement bloquée par terre comme par mer. La 3e demi-brigade y fut placée en réserve ; elle comptait à peine 700 hommes en état de combattre !

Blocus de Gênes ; affaire du Monte-Rati et des Deux-Frères (30 avril).

MASSÉNA, avec son activité habituelle, eut bientôt fait d'organiser la défense, de rassembler tous les approvisionnements épars aux alentours de Gênes. Dès le 24 avril, il répondait à des propositions fort honorables : « Gênes sera défendue jusqu'à la dernière extrémité ! » Et il tint parole.

Du 20 au 29 avril, il n'y eut aucun engagement sérieux. Le 30, à 4 heures du matin, l'ennemi s'ébranle de toutes ses positions, attaque avec des forces considérables, et enlève Albaro, les Deux-Frères, le fort de Quezzi, pendant que la flotte de l'amiral **KEITH** bombarde la ville. Il pleuvait à torrents. Les Autrichiens, fatigués par de trop longues marches et les combats de la matinée, s'arrêtent vers 10 heures.

Ils sont presque sous les murs de la place, préparent déjà des échelles pour l'escalade. Il fallait à tout prix reprendre nos positions perdues. **SOULT**, ayant dans sa réserve le 3e bataillon de la 3e demi-brigade, reçoit l'ordre d'aller réoccuper les Deux- Frères ; **MASSÉNA**, gardant comme réserve la 2e de ligne et les 1er et 2e bataillons de la 3e, dirige lui-même les opérations au levant, contre Albaro et le fort de Quezzi.

A 3 h. 1/2, le chef de brigade **MOUTON** marche sur le fort avec ses deux bataillons. Il avait à peine 400 hommes, exténués de misère, « et ce jour-là, dit-il lui-même, pour la première fois je vis mes soldats calculer les dangers, et je dus rendre justice à la ténacité hongroise[1]. » Deux forts bataillons du régiment de Kray disputèrent vigoureusement les approches du fort de Quezzi ; après une mêlée épouvantable, qui dura plusieurs minutes, la victoire allait rester à la 3e, quand Mouton, toujours au premier rang, tombe frappé d'une balle qui lui traverse le corps et le bras droit. « Après plusieurs escalades, tentatives inouïes où les pieds des assiégeants glissaient dans le sang, Mouton tomba..... Ses soldats, le croyant mort, le laissèrent sur le champ de bataille. Mais un ami s'obstina à douter du malheur qui semblait frapper la 3e demi-brigade, et il fit emporter le colonel Mouton à Gênes. L'histoire n'a pas recueilli le nom de ce militaire, dont le généreux entêtement conserva à l'armée un de ses plus dignes officiers[2]. »

Les soldats de la 3e demi-brigade reculent. Ils sont ralliés par le général **POINSOT**, reviennent à la charge avec les 2e et 78e de ligne, conduites par **MIOLLIS, THIÉBAULT** et **HECTOR**. L'ennemi se défend en désespéré ; on lutte à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de pierre.

Enfin, **MASSÉNA** accourt avec deux nouvelles compagnies et décide la victoire.

Les Autrichiens, culbutés, nous abandonnent le fort de Quezzi, où 200 grenadiers hongrois, qui n'avaient pu fuir, sont obligés de mettre bas les armes. Tout le Monte-Rati était bientôt reconquis, et, vers 5 heures du soir, l'ennemi était en pleine déroute, perdant 3,000 hommes, dont 1,700 prisonniers.

---

1 Mouton était lui-même, ce jour-là, agité de noirs pressentiments. Au moment où Thiébault lui porta l'ordre du général en chef : Vous m'apportez-là, lui dit-il, un fichu ordre ! Mais pas plus, répondit Thiébault, que ceux qui vous ont mis à même de fonder votre réputation. Non, répondit Mouton en fronçant le sourcil, vous m'apportez un fichu ordre ! Et, ayant appelé un domestique qui le suivait, il ôta son habit neuf, en mit un de rechange, remit à ce domestique sa bourse, sa montre, et partit..... Un quart d'heure après, on le rapportait sanglant, et sa blessure fut d'abord jugée mortelle! *(Thiébault, Journal des siège et blocus de Gênes.)* MOUTON était logé, à Gênes, chez Mme de Brignole, au Palais-Rouge : c'est aux soins maternels dont il fut entouré, chez cette digne femme, qu'il dut la vie. (Mme la comtesse de Brignole est la grand-mère de la fameuse duchesse de Galliera, morte en 1888.)

2 Vie anecdotique du maréchal comte Lobau, par un anonyme,

Pendant ce temps, **SOULT** enlevait les Deux-Frères avec une telle vigueur que le 3e bataillon de la demi-brigade (en réserve) n'eut pas à donner.
C'est la journée la plus brillante du blocus. Vainqueurs le matin, les Autrichiens étaient complètement battus le soir, perdant en tout plus de 4,500 hommes, et **MASSÉNA** rentrait en triomphe dans Gênes. La perte des Français n'était que de 554 hommes tués ou prisonniers, dont 69 de la 3e demi-brigade. Outre son commandant, **MOUTON**, grièvement blessé, elle perdait le capitaine **ROUCHON** et le lieutenant **CAILLET**, tués à l'attaque de Quezzi. Le capitaine **AIMÉ**, les lieutenants **GUENECK, FREIDIER** et **ANDREVON** étaient au nombre des blessés.
Le caporal **LAINĖ (Jacques)** s'était particulièrement distingué : à la tête d'un faible détachement, il soutint le choc d'une colonne formidable, dont il essuya plusieurs décharges à bout portant. Une balle lui traverse la poitrine ; mais, jusqu'à son dernier soupir, il anime encore ses hommes par ses discours et ses gestes, les exhortant, du ton le plus énergique, à prolonger leur résistance[1].

Combat du Monte-Faccio (11 mai).

Le 2 mai, pendant l'attaque de La Coronata par le général **GAZAN**, la 3e, aux ordres du chef de brigade **GODINOT** (avec la 3e légère et 12 compagnies de grenadiers) inquiéta l'ennemi sur la Polcevera. Le lieutenant **MONNERET** eut, dans cette affaire, le bras gauche emporté par un boulet.
Le 6, **MÉLAS** partait avec 10,000 hommes, laissant au général **OTT** le soin de continuer le siège.
Le 11 mai, **MASSÉNA** décida une attaque sur le Monte-Faccio. La 3e demi-brigade fit partie du corps qui, sous le commandement de **SOULT**, devait tourner la position par le Bisagno et prendre à revers les troupes chargées de la défendre. **MIOLLIS** était chargé de l'attaque de front ; mais ses troupes échouèrent au Monte-Parisone, se débandèrent et revinrent en désordre sur la Sturla. **SOULT** avait commencé son mouvement dans la nuit : il refoule les avant-postes autrichiens, bat un corps piémontais à Olmo et à Prato, et arrive à Cassolo.
Le village et le pont étaient occupés par un fort bataillon autrichien. La 3e de ligne le charge avec furie, le rejette dans les montagnes ; elle reste ensuite en position, gardant le chemin de Torriglia et observant le camp ennemi du Monte-Creto. Pendant ce temps, **SOULT** et **D'ARNAUD** poursuivaient leur mouvement à travers les rochers, battaient, avec une poignée de braves, les troupes de **GODESHEIM**, prenaient 3,000 fusils et faisaient 2,000 prisonniers.
A Gênes, on croyait la colonne enveloppée, perdue. Aussi l'enthousiasme fut-il immense quand, à la nuit, on vit revenir les 2e et 3e de ligne escortant tous les prisonniers, au nombre desquels se trouvaient un colonel, un lieutenant-colonel et 105 officiers. La ville illumina, et cette étonnante victoire fut annoncée à la population au son des musiques militaires.
La perte de la colonne française n'était que de 200 hommes. Le sous-lieutenant **GENIN**, de la 3e demi-brigade, avait été tué au pont de Cassolo. Le caporal **MOINAT (Marie)** avait fait preuve d'une héroïque valeur : il chargea seul un peloton, tua cinq Autrichiens, et tomba percé de plusieurs coups de baïonnette. Ramené à Gênes, il mourait six jours après à l'hôpital, des suites de ses blessures[2].

1 Laine était inscrit sur les tables du Temple de la Gloire.
2 Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.

Combat du Monte-Creto (13 mai).

Le 13 mai, une nouvelle et dernière attaque fut tentée sur le Monte-Creto. Les débris de la 3e demi-brigade marchèrent avec la 2e de ligne, aux ordres du général **POINSOT**. Pour la première fois, la fortune nous abandonna. Après avoir brillamment enlevé les avant-postes, la colonne est surprise par un orage épouvantable, mêlé de grêle et de tonnerre ; il fallut s'arrêter, laisser passer la tourmente qui ne dura pas moins de deux heures.
L'ennemi, renforcé, conduit par le prince **de HOHENZOLLERN** en personne, revint sur ses positions. La blessure et la prise du général **SOULT** donna le dernier coup à nos soldats : ils se retirèrent précipitamment, emmenant néanmoins avec eux une centaine de prisonniers.
La 3e demi-brigade perdait, dans cette malheureuse affaire, le brave capitaine **GONOD**. Le sergent-major **LEDOUX (Sigisbert)**[1] y trouva une mort glorieuse. Il commandait un peloton. Ses hommes, épuisés, hésitaient devant les retranchements ennemis. **LEDOUX** leur reproche leur faiblesse, les anime par quelques véhémentes paroles, et, payant d'exemple, se précipite seul au milieu des Autrichiens. Il tomba criblé de blessures, et vint mourir à l'hôpital de Gênes.
Le sergent **LAMARCHE (Bernard)**[2] s'était précipité au milieu des bataillons autrichiens, faisant mordre la poussière aux plus audacieux. Il avait déjà reçu deux blessures et combattait encore, lorsqu'une balle le frappa en pleine poitrine. C'est à ce moment que la demi-brigade commençait à battre en retraite. Quelques soldats s'approchent de **LAMARCHE** ; ils ne voulaient pas abandonner sur le champ de bataille un brave sous-officier, qui venait de les étonner par des prodiges de valeur, et qui, gisant dans son sang, les encourageait encore à la résistance.
« Camarades, leur dit LAMARCHE, je sens que je ne puis pas vivre assez longtemps pour voir votre victoire, et je crains de ne pas mourir assez tôt pour ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi : rendez-moi un dernier service en me faisant sauter la cervelle. »
Et, devant l'insistance des soldats, qui le supplient de se laisser emporter : « Non ! dit-il, ma place est ici ! »
En même temps, il saisit sa baïonnette et se la plonge dans le cœur, en s'écriant : « Je meurs libre ! Vive la République ! »

Fin du siège de Gênes (4 juin 1800).

La période des opérations actives était finie. A peine s'il restait à **MASSÉNA** 4,000 hommes en état de combattre. Il se renferma dans Gênes, résolu, comme il l'avait juré, à tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il tint parole et lorsque, le 4 juin 1800, il quitta la ville avec armes et bagages, ayant non pas capitulé, mais seulement signé une convention pour l'évacuation de Gênes, « on avait dévoré tous les animaux, jusqu'aux chiens et aux rats : on fabriquait, sous le nom de pain, une composition d'amandes, de graines de lin, de son et de cacao, que les chiens mêmes ne pouvaient supporter ; la ration consistait en deux onces de cet affreux mélange..... Les habitants, tous les jours, mouraient par centaines..... L'armée ne comptait pas 3,000 hommes en état de tenir un fusil..... Les sentinelles ne pouvaient faire leur faction qu'assises »[3].
Il ne restait guère à la 3e demi-brigade que 300 hommes valides, encore ne put-on les diriger sur Voltri, sous la conduite du général **GAZAN**, que lorsque deux distributions successives leur eurent

1 Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.
2 Inscrit aux tables du Temple de la Gloire.
3 Mémoires du maréchal Soult. On connaît le mot résigné de nos soldats, voyant passer Masséna : « Avant de se rendre, il nous fera manger jusqu'à ses bottes.

permis de recouvrer quelques forces. Les hôpitaux étaient encombrés de malades[1] ; ils devaient, d'après la convention, être reconduits en France par la flotte anglaise. Clause bien inutile, car, quelques jours après, la victoire de Marengo nous rouvrait les portes de Gênes.
L'indomptable ténacité de **MASSÉNA** avait permis à **BONAPARTE** d'accourir et de vaincre. Et l'on ne répétera jamais assez, à la gloire de la 3e demi-brigade et de ses compagnons de souffrances, ce mot si vrai du général **DUCHASTELER**, chef de l'état-major général de l'armée autrichienne, au général **Alexandre BERTHIER,** le lendemain de Marengo : « Ce n'est pas devant Alexandrie que nous avons perdu la bataille, c'est devant Gênes ! »

Mouvements du dépôt pendant la campagne (1799-1800)

Le dépôt de la 3e demi-brigade avait, au mois de juin 1798, quitté Schlestadt pour venir à Gênes. Il fut transporté à Aix-en-Provence (8e division militaire) en septembre 1799, et occupa successivement : Cannes, le 23 octobre ; Aix, le 22 décembre ; Martigues, le 22 mars 1800 ; Aix, le 21 mai ; Draguignan, le 19 août. Il quitta cette dernière ville le 23 novembre pour se rendre à Coni, en Italie.

La 3e demi-brigade en Toscane et à l'armée d'observation du midi (1800-1801).

La 3e demi-brigade, réduite à deux bataillons, continua à compter à l'armée d'Italie, après la victoire de Marengo et la convention d'Alexandrie.
Elle occupa Reggio jusqu'au mois d'octobre 1800, et fit partie des troupes que le général **GAUTHIER** emmena en Toscane à cette époque.
Elle tint garnison à Lucques (division Clément), vint à Livourne en novembre ; à la reprise des hostilités, elle resta en Toscane avec le général **MIOLLIS**. 3,000 Français, y compris les troupes cisalpines, surent, pendant deux mois, tenir tête victorieusement aux insurgés, aux troupes napolitaines du comte **de DAMAS** et au corps autrichien de **SOMMARIVA**.
Le 14 janvier 1801, au moment même où **MURAT** accourait avec un corps de réserve de 15,000 hommes, **MIOLLIS** écrasait l'armée napolitaine, la rejetait en désordre sur les Etats romains.
L'armistice de Trévise, conclu le 16 janvier avec l'Autriche, nous livra Ancône. La 3e demi-brigade occupa cette place en février. Dans l'armée dite « armée d'observation du midi », elle compta à la 2e division (général Monnier), et occupa successivement : Pescara (mai 1801), Ortona (juillet), Lucques, où elle restait jusqu'à la fin de l'année.
Il faut signaler, dans toute cette période, le combat qu'elle eut à soutenir contre la croisière anglaise, le 3 juillet 1801, et où se signala particulièrement le capitaine **LÉTANG (Nicolas)** : « Le 13 messidor an IX, dans un combat fort inégal qui se livra contre les Anglais à Ortone-à-Mare, ce capitaine eut son chapeau emporté par un boulet, en secourant des blessés qui étaient sous la mitraille de quarante canons[2]. »

1 Nous avons relevé pendant le blocus 97 hommes de la 3e morts à l'hôpital des suites de leurs blessures. Que serait-ce s'il fallait compter toutes les victimes de la faim et de l'épidémie !
2 Registres matricules du corps.

Garnisons en France ; la 3e demi-brigade à Montpellier et au camp de Bayonne.

La 3e demi-brigade rentra en France en 1802, et vint tenir garnison à Mende (1er février). Elle comptait, à son arrivée, deux bataillons à l'effectif total de 1,100 hommes ; les deux bataillons étaient commandés par les chefs de bataillon **POITEVIN** et **HORIOT**.
En mars, le 1er bataillon est à Uzès ; le 2e à Mende (9e division militaire) ; en avril, le 1er bataillon et l'état-major viennent à Montpellier.
L'année suivante, le 2e bataillon, parti de Mende, vint rejoindre le 1er à Montpellier, où toute la demi-brigade se trouva réunie. Elle quitta bientôt Montpellier pour se rendre au camp de Bayonne (juin 1803).
Ces deux années de garnison ne furent d'ailleurs pas perdues : sous l'énergique impulsion du colonel **MOUTON**, les services furent réorganisés, l'habillement des troupes amélioré, l'instruction vigoureusement poussée. Le relâchement dans le service, les défaillances, amenés par les privations de la campagne, avaient disparu, pour faire place à une exacte et sévère discipline ; et il eût été bien difficile de reconnaître, dans la belle demi-brigade de Montpellier, le corps famélique et en loques de la rivière de Gênes. Les misères, les fatigues, les souffrances étaient oubliées ; il ne restait plus du passé que de glorieux souvenirs.
« Peu de temps après, Mouton était en garnison à Montpellier, avec son régiment. Les habitants ne tardèrent pas à reconnaître dans le chef de brigade Mouton un officier hors ligne. Il s'attira l'estime, l'affection de ces bourgeois, par l'ordre et la discipline avec lesquels il dirigeait un corps armé, que les habitudes d'une guerre récente pouvaient rendre dangereux au sein d'une population paisible. En outre, ils admiraient, les jours de revue et de manœuvres, la précision, la régularité sévère des évolutions de ces mêmes soldats, rompus par leur chef aux exigences les plus minutieuses de la marche, du maniement d'armes, et des autres exercices, dont l'exactitude constitue la bonne infanterie.
» Alors les talents militaires n'étaient pas perdus ; l'œil vigilant de Napoléon les découvrait au plus profond même de la foule [1]. »
Le Premier Consul ne tarda pas, en effet, à remarquer la 3e demi-brigade et son jeune colonel. Dans une revue qu'il passait, après la campagne de 1800, il fut frappé de la bonne tenue, de la superbe attitude du régiment. Les soldats des autres corps étaient, en général, sales, débraillés ; ceux de la 3e avaient tous leurs vêtements couverts de pièces multicolores, mais on ne voyait sur eux ni une déchirure, ni un trou, ni une tache.
Quand ils défilèrent devant Bonaparte :
— Quel est le colonel qui commande ce régiment ? demanda- t-il.
— Georges Mouton.
— Qu'on me l'amène.
Et lorsque Mouton se présenta :
— Voulez-vous être mon aide-de-camp ? lui demanda, à brûle-pourpoint, le Premier Consul.
— Non, citoyen.
— Pourquoi ?
— Je ne suis pas fait pour ces honneurs de palais, et ils ne sont pas faits pour moi.
Cela fut dit simplement, d'un ton très ferme, avec cette franchise toute militaire et républicaine qui commençait à se faire rare dans l'entourage du futur empereur.
Le colonel **MOUTON** ne fut pas encore, cette fois, enlevé à son régiment. Peut-être même **NAPOLÉON** s'irrita-t-il de cette résistance. Mais il se connaissait en hommes, et il avait déjà

1 Vie anecdotique du maréchal comte Lobau, par un anonyme.

deviné, du premier coup d'œil, l'aide de camp fidèle et dévoué qui devait l'accompagner dans toutes ses campagnes[1].

Ancestrimil

1 Cette anecdote s'est conservée dans la famille du maréchal comte Lobau ; nous la tenons de son petit-fils, M. Millin de Grandmaison, sous-lieutenant au 11e cuirassiers.